

débats
collection dirigée par
michel delorme

**défense populaire
et luttes écologiques**

du même auteur

Bunker archéologie, C.C.I., 1975.

L'insécurité du territoire, Stock, 1976.

Vitesse et politique, Galilée, 1977.

paul virilio

défense populaire
et luttes écologiques

éditions galilée

**Tous droits de traduction
de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.**

**© Éditions Galilée
9 rue Linné, 75005 Paris.
ISBN 2-7186-0108-6.**

Aux gens sans terre
Aux disparus
Aux folles de la place de Mai

« Le peuple n'a pas de voix,
il ne lui est pas non plus permis
d'avoir conscience de soi-même
et de s'honorer. »

Caspar David FRIEDRICH.

La guerre pure

« ...l'armée constitue une inconnue dans l'équation sociale à laquelle il ne faut pas se fier. »

Général CLUSERET.

Au Portugal, en 1975, la contre-révolution c'était la révolution elle-même, enfermée dans la reproduction de ses modèles, cette absence de travail théorique des militants devenus militaires qui les poussait, une fois de plus, à réactualiser avec des gestes de collectionneurs les expériences pratiques de Lénine, de Trotsky, celles moins récentes de Rossel ou du général Cluseret, familiers comme eux de la guerre coloniale. A leur propos, Jean Daniel interrogeait : « *Que peut bien vouloir dire cette conception d'une avant-garde complètement coupée des masses et qui ne s'appuierait que sur une minorité des forces armées ?* »

Patrick Kessel, dans une courte introduction à des textes réunis sur *La Commune*

*et la question militaire*¹, affirme qu'il s'agit là surtout : « d'une histoire de la confusion des pouvoirs et du *manque de doctrine militaire révolutionnaire...* ». En fait, ce fatras muséographique sera religieusement conservé et la confusion persistera tant qu'on refusera à l'intelligence militaire son autonomie conceptuelle.

En dissociant les problèmes de la guerre (étrangère ou civile) et ceux de l'armée, en tant que classe sociale, on a pensé cantonner celle-ci dans un rôle purement instrumental. On a voulu en faire « un levier *passif* mû par une volonté nationale... » (Saint-Just) ou révolutionnaire : « ...ce ne sont pas les « libres créations » du génie militaire qui ont fait la révolution... » (Engels)²; sans cesse chez l'un ou l'autre, on retrouve, comme prétexte ou comme fin de la militarisation, les vieilles perspectives : bénéfices territoriaux, avantages sociaux ou politiques, progrès économiques ou scientifiques, etc.

Les ambitions finales de la classe militaire sont autrement indépendantes et dans *Vom Kriege*, Carl von Clausewitz le laisse entrevoir. Au bout de l'inventaire des techniques, en se contentant de signaler que la guerre réelle se répand, *qu'elle est un phénomène en marche*

1. *Cluseret et Rossel* (La commune et la question militaire) – éd. 10/18.

2. Engels, *Théorie de la violence*, éditions 10/18, 1972.

vers la réalisation de son essence absolue, il montre qu'il y a bien dans l'Histoire la cohérence d'une avance dialectique, celle qui d'abord s'établit entre attaque et défense, au travers de la succession des engagements militaires et de leur préparation par les grands États antagonistes, lancés à la poursuite de l'essence absolue de la guerre.

A l'origine, « l'action de guerre » tenait du pugilat instantané, où il fallait faire preuve de réflexe, de force physique, d'agilité, de ruse dans le champ libre¹... Il n'y avait pas de *conduite de la guerre* proprement dite, c'est-à-dire pas de *scénario*, pas de théâtre préparé à l'avance. L'acte de violence faisait réellement partie de l'ensemble encore mal circonscrit des échanges sociaux et ne s'en distinguait pas davantage que les hommes eux-mêmes, vivant isolément ou par petits groupes ethniques, ne se montraient ou signalaient leur présence dans leur environnement : ils n'utilisaient pas d'obstacles ou de fortifications artificielles et savaient à la perfection se servir de leur milieu pour se

1. *Cours de fortification permanente*, Corbin, 1888.

camoufler, se déplacer, se dérober mais *non pour se défendre*. Tite Live expose déjà les difficultés rencontrées avec des peuples qui *apparaissent et disparaissent*, « faisant la nique à la guerre... auxquels, on ne parvient pas à l'imposer nettement... » et jusqu'à une époque rapprochée, la nécessité de la *défense générale* ne sera pas évidente pour les populations rurales, cette méfiance persistant en Suède par exemple, jusqu'à la dernière guerre. C'est donc contre cet ensemble mal défini de libertés, de hasards et d'incertitudes, ce *chaos* du milieu naturel et des mouvements spontanés qui peuvent s'y produire que, dès l'origine, l'intelligence militaire va lutter, c'est là sa première définition, celle qui fonde la cohérence de la réalisation du concept de guerre dans le temps et l'espace *sa conductibilité*.

Si les Anciens apparaissent d'abord comme constructeurs de remparts et de fortifications, c'est que l'ambition de *conduire* la guerre commence par le projet de son théâtre, c'est-à-dire la création de *conditions artificielles de milieu* qui formeront l'infrastructure, la scène où devra se dérouler le mouvement du scénario préparé à l'avance par celui des adversaires qui prétend dominer l'autre¹. Le tertre rudimentaire, l'observatoire

1. « La guerre apparaît d'abord dans l'art de faire un siège. », p. 125-126. (*De la guerre*, les Éditions de Minuit, 1955).

élevé, donnent déjà à l'assemblée pastorale une information plus rapide sur le milieu et donc le temps de choisir entre plusieurs attitudes militaires, elle échappe à l'instantanéité sans calcul de la lutte primitive, à une situation qui lui serait immédiatement imposée par l'agresseur et se trouve ainsi confrontée à une *liberté* nouvelle puisqu'elle peut choisir selon l'importance du groupe adverse, la solution qui lui paraît la plus avantageuse : fuir avec son bien, ses troupeaux, en profitant de son avance ou faire face à l'ennemi. Lorsque l'éventualité de la fuite pastorale disparaît avec l'implantation agricole et le changement de nature de la richesse (un bien non transportable), il ne suffira plus d'être rapidement informé sur son milieu, *il faudra aussi l'informer*, c'est-à-dire tenter de conserver *sur place* son avance sur l'ennemi, d'où la construction autour du tertre, d'enclaves protégées, d'enceintes, de palissades, destinées à *ralentir* l'agresseur. L'attaque et la défense se scindent alors sur le terrain pour former les deux éléments d'une même dialectique : la première devenant synonyme de vitesse, de circulation, de progression, de changement et la seconde comme opposition au mouvement, conservation tautologique, etc. Le hasard demeurant pour les deux faces de la stratégie, le défaut du projet, puisqu'il est une chance d'accroissement et donc de survie pour l'adversaire et pour soi-même un risque important de ruine,

d'asservissement ou de mort. Tout chef d'entreprise militaire s'employant à éliminer un tel risque, les progrès de la stratégie viseront à une préparation toujours plus géométrique du théâtre de guerre, de ses infrastructures, d'où dépendent la vitesse des opérations et leur ampleur.

Ce sont ces principes élémentaires qui constituent la fonction exponentielle de l'équation dont parle le général Cluseret¹. En fait, il semble bien que *l'avance* du phénomène de guerre vers la réalisation de son essence absolue ne corresponde pas à un ensemble aussi limité que celui décrit par les partisans du *jeu stratégique*. Dès l'origine, le phénomène s'apparente à *l'information*² – non plus celle immédiate et rapprochée du « frayer de pistes » – mais un « scinder scientifique³ », la conception d'un champ limité dans un temps donné, c'est-à-dire la position dans le temps et l'espace d'une connaissance raisonnée. Réponse en quelque sorte à la question d'André Faussurier : « ... je dirais volontiers que seule est violente une démarche scientifique *qui ne donne pas toute sa place* au choix et au renouvellement des hypothèses. » C'est l'objet même de l'information stratégique que d'interdire physiquement et moralement à l'adversaire

1. Citation tête de chapitre.

2. « Donner forme et la communiquer ».

3. *Skei*, racine indo-européenne : diviser, scier.

le renouvellement de ses hypothèses par l'aménagement de l'espace donné à parcourir, du temps donné à vivre. Ce qui en raccourci ferait de *la conductibilité* de la guerre, ce projet cohérent que l'on profère dans le temps et l'espace et que l'on peut, en le répétant, imposer à l'adversaire, non pas l'instrument mais l'origine d'un langage totalitaire de l'Histoire, l'effort mutuel des États européens puis du monde, vers l'essence absolue de la guerre civile ou étrangère, prenant de ce fait le sens de la prise du pouvoir absolu de l'intelligence militaire occidentale sur l'histoire universelle.

En règle générale, l'idéalité historique de l'État se dégage au moment où la guerre elle-même renaît sous des formes idéales¹,

1. *Vitesse et politique*, Paul Virilio, éditions Galilée : « Georges Huppert dans un livre récent (*L'idée de l'histoire parfaite*) attaque l'idée reçue selon laquelle le sens général et positif de l'histoire serait apparu au XVIII^e siècle et n'aurait donné matière à des œuvres importantes qu'au XIX^e. Il donne l'exemple d'un groupe d'érudits, gens de robe pour la plupart qui, vers 1560, proposent selon l'expression de l'un d'eux, la Popelinière, « une idée de l'histoire parfaite ». Au même moment, les nouveaux États européens tendent à rétablir entre eux, la notion de *guerre légitime* (voire légaliste), à la manière romaine — (Tite Live, I, 32, 5-15).

où elle se distingue techniquement de la simple expédition punitive, s'arrache aux compromissions locales, pour devenir pure et dure. Jusqu'au XIII^e siècle, le monachisme militaire, doublé du monachisme policier et social de l'Inquisition, sera cette avant-garde révolutionnaire anationale et démocratique de l'État Romain universel, l'origine de la puissante organisation militaire espagnole et, par voie directe, de l'État prussien, lui-même¹.

La culture militaire occidentale a toujours l'odeur des fourgons et des trains de l'armée où l'on entasse en hâte les trésors des pays conquis pour les emporter vers les musées, les pinacothèques. Tandis que l'Allemagne se hérisse de « temples grecs » en briques, Hegel dépoussière Héraclite, à la recherche d'une eschatologie nouvelle pour l'ancien État des Chevaliers teutoniques. « ... Cette recherche dans l'Histoire d'un but universel, le but final du monde, non pas un but particulier de l'esprit subjectif ou du sentiment humain — *cette réflexion philosophique qui n'a d'autre but que d'éliminer le hasard*. Raison unique reposant sur elle-même et portant en elle-même sa Fin qui se réalise dans l'existence et développe ses potentialités. L'Esprit du monde (*Weltgeist*), Esprit qui constitue la substance de l'histoire². »

1. 1525 — Sécularisation de l'Ordre Teutonique.

2. *Introduction à la philosophie de l'Histoire*, G.W.F. Hegel.

De son côté, dans une courte préface, Clausewitz prend ses distances vis-à-vis de toute réflexion sur la guerre qui ne serait pas reliée au concret. Il ne s'est jamais, dit-il, dérobé aux conclusions philosophiques mais « ayant vu le fil s'amincir exagérément, il a préféré le rompre et le rattacher à des phénomènes qui correspondent à l'expérience... Ce serait une erreur incontestable, ajoute-t-il, que de vouloir se servir des composants chimiques d'un grain de blé pour étudier la forme de l'épi : il suffit d'aller aux champs pour voir des épis tout faits ». Critique indirecte de Hegel qui s'ennuie à la lecture de Tite Live, à le voir répéter *une bonne centaine de fois* les récits des batailles contre les Volsques en se contentant parfois de dire « cette année-là, une guerre victorieuse eut lieu contre les Volsques », une telle manière d'écrire l'histoire n'est pas vivante, sa forme et le caractère abstrait de ses représentations appauvrissent le contenu. Mais ici, le contenu historique est littéralement celui d'un communiqué¹, il s'agit d'une œuvre autrement

1. Premières éphémérides des *sociétés projetées*, comparables à ce que représente au XIX^e siècle, la monotone minutie des rapports de la police secrète pour une sociologie : « L'analyse sociale, disons même sociologique, est faite en même temps que le récit et par le récit même » remarque Alain à propos de Balzac.

pratique que l'imaginait Hegel et si Tite Live recommence inlassablement la litanie de ses commentaires¹, c'est pour relier directement les phénomènes qui correspondent à l'expérience, à une organisation inconnue et plus vaste, un projet en cours, le matériau du récit ne pouvant fonctionner que répété cent fois car, en se répétant, il élimine les hasards et fait de la Raison dans les histoires, une machine de guerre en train d'y déployer ses figures par duplication.

Ainsi, l'histoire pure n'est que la traduction de la pure avance stratégique sur le terrain, sa puissance est de précéder et d'être finale et l'historien n'est qu'un « capitaine de la guerre du temps² ».

La conduite de la guerre est la mise à exécution d'un projet rationnel, c'est-à-dire une entreprise. En Occident, son type d'expansion apparaît comme le modèle de n'importe quel monopole, souhaitant moins

1. Avant l'histoire poème ou chant mythique (mythification ou mystification ?), il y a le mécanisme de la transe et la persistance de ces courtes invocations qui créent l'unanimité : « On n'est pas guerrier mais tout à coup on croit qu'on l'est et la guerre commence » (Leiris).

2. Lope de Vega.

l'accumulation des richesses que l'opportunité.

Le plan d'ensemble se distinguant nettement de son exécution, le premier pouvait être confondu avec le jeu incertain et limité de la politique d'État, avant que l'Occident n'offre à l'entreprise militaire, avec l'Histoire comme théorie générale de l'information de milieu, les dimensions spatio-temporelles les plus indépendantes. La seconde (l'exécution), que Clausewitz qualifie de *phénomène sans intelligence propre*, la guerre réelle, serait devenue l'expérimentation de la théorie scientifique de l'Histoire, des limites techniques de la progression de l'entreprise, de ses facteurs d'énergie et d'incertitude. Ainsi, en simplifiant exagérément, un Cluseret ou un Clausewitz seraient des opérateurs et Hegel un concepteur en tant qu'initiateur à une philosophie générale de l'histoire.

En retrouvant les origines probables de la fixation stratégique — l'État-citadelle n'étant rien d'autre qu'une armée qui s'arrête en territoire ennemi et se met en position défensive — ce n'est plus seulement cette armée qui est l'entrepreneur de guerre mais au travers de la conservation de la conquête, l'ensemble des habitants du lieu investi, ceci étant absolument clair pour le *miles* antique : « L'armée s'érige en citadelle et la citadelle ne survit qu'en demeurant armée. » (Archidamos, *Discours d'Isocrate*.) Le soldat est le citoyen qui, à l'extérieur comme à l'intérieur,

ne doit jamais connaître la paix, l'assemblée démocratique (des Égaux) est une assemblée militaro-politique et non l'inverse, l'exercice du pouvoir de l'État une « conspiration permanente¹ », qui marque les étapes de la révolution militaire, le passage de la production parcellaire et artisanale de l'entreprise de guerre à son essor technologique, industriel et scientifique. L'effort historique de l'Occident est donc l'aménagement (le management) de groupes humains indépendants toujours plus nombreux par l'entreprise de guerre étatique.

« L'absence de réflexion sur la chose militaire, note Harmand, est dans le *De Re*

1. « Toute puissance visible est menacée, surtout lorsqu'elle repose sur une *usurpation* qui lui aliène à la fois ses victimes et ses complices. Aussi la tactique du policier est-elle également celle du ministre et du chef d'État. Tout pouvoir sera ténébreux ou ne sera pas... » Introduction à *Une ténébreuse affaire*, H. de Balzac. Le pouvoir militaire grec viole la légalité en abrogeant par exemple les « calendriers religieux » qui sous toutes les latitudes visaient à limiter la durée saisonnière des batailles, (à vingt-quatre heures en général dans la Chine ancienne). Il crée un « calendrier prytanique », installant ainsi le phénomène de guerre dans un continuum temporel, indépendant.

Publica et le *De legibus* cicéroniens *stricto sensu* effrayante. » La guerre, *activité incessante et ténébreuse*¹, pas plus dans l'Antiquité que dans les temps modernes n'avait à obtenir d'autonomie conceptuelle, dans la mesure où elle est le concept de base de notre civilisation. Ceci est particulièrement sensible à la lecture comparée de Sun Tzu² et de Clausewitz. Sun Tzu demande de ne jamais confondre ce qui est *puissance pure* (la chose militaire) et *domination* (l'État). Ce qu'il entend par *pure puissance* est également clair, il y revient souvent, l'essentiel est de soumettre l'ennemi sans combat, de « ne pas déclencher *la mécanique* ». La guerre ouverte doit être une allusion constante au camouflage primordial et sa seule constance doit être le changement constant où aucun élément ne prédomine longtemps, ce qui ne peut être le cas de *la guerre déclenchée comme mécanique perpétuelle de la pure puissance*. Ce qui est donc désigné ici par Sun Tzu comme « machine de guerre » (chap. II, V, XI) n'est pas ce « potentiel minime » dont chaque organisation militaire en présence est capable de tirer des résultats énormes, mais la dialectique indivise qui contient toutes les opérations des partis

1. Tite Live.

2. *L'art de la guerre*, Flammarion.

affrontés (Marx dans *le Capital* décrira de façon presque semblable cet accroissement potentiel mécanique, « dès que les actions isolées fonctionnent conjointement et simultanément », préoccupation pratique permanente chez Carnot, Napoléon, etc.)¹.

Pour l'État occidental, entrepreneur militaire qui se sanctuarise en territoire ennemi, la survie dépend totalement de l'accroissement de cette « pure puissance », de son usage illimité. Dans la Grèce homérique, par exemple, le pouvoir était partagé entre les communautés ethniques jusqu'à l'apparition de *la notion de tyrannie*, notion elle-même purement militaire d'un abus de pouvoir dû à la force armée, les premiers tyrans se présentant comme des usurpateurs, des aventuriers ayant exploité *une force de travail militaire anationale*, les hoplites², dépassant ainsi la situation fluctuante précédemment instaurée par les groupes de pression restreints des « prytanies tribales » qui continueront d'ailleurs de prendre part à l'action dans la vie politique athénienne sous forme de groupements et de coalitions³. On verra ces phénomènes de guerre sociale se reproduire fidèlement chaque fois que les organisations stratégiques centrales trouve-

1. *Vitesse et politique*, éd. Galilée.

2. *The first tyrants in Greece*, R. Drews.

3. *Politica di famiglia e politica di tribu nelle polis ateniese*, G. Daverio Rocchi.

ront l'opportunité de généraliser leur système de défense. Il y aura alors recherche et concentration d'énergie mécanique confondue ici absolument, dans l'État-armée, avec cette « pure puissance » que dénonce Sun Tzu. Après l'éclipse de la guerre de siège, et jusqu'à la révolution industrielle de l'armement et des transports, cette pure puissance (tyrannie ou dictature) sera représentée par le prolétariat militaro-industriel, en des temps où 94 p. 100 de toute l'énergie mécanique produite et consommée sur la terre est obtenue par la force musculaire des hommes et des animaux. Avec la prolétarianisation militaire, on approche l'inconnue sociale de l'armée. « Libre comme l'air, écrit Engels à propos du prolétaire ouvrier anglais chassé de sa terre par les créanciers, commencement de la libération morale indispensable à l'évolution historique. » En ce sens, les mercenaires ont réuni bien avant les prolétaires ouvriers les conditions de classe nécessaires à la révolution « raisonnable » de l'histoire, leurs groupes schizo-phrènes, répandus dans toute l'Europe, étaient les détenteurs d'un nouveau mode de production, d'échange et de distribution !

Au XVII^e siècle, leur traitement est directement copié par des hommes comme Louvois, sur celui du prolétaire militaire romain : soldes dérisoires, incertaines... et aussi, grèves et répression sanglante, revendications finalement satisfaites par l'État-

patron abusif, à propos des salaires, de l'assistance sanitaire, du logement, de la sécurité de l'emploi et surtout de la dignité sociale de la condition militaire. C'est finalement cette dernière revendication qui, non satisfaite par la monarchie française, sera comme l'avait prévu Vauban, l'une des causes principales de la révolution de 1789. Le *corps social militaire* remplacera le corps du souverain légitime, avant de s'infiltrer dans le corps politique de l'État avec Carnot et Napoléon, l'armée de masse prolétarisée « promenant partout en Europe la civilisation-armée » (Balzac)... C'est précisément dans cet ensemble que va se noyer au XIX^e siècle, la *pensée civile*, tandis que la pensée militaire accroît son indépendance. Au moment où se forment les nouvelles théories sociales, la confusion est complète, la guerre civile amalgamée à la guerre étrangère, le modèle militaire au centre des réformes comme des révolutions, les mots et les idées sont toujours à double-sens : si Marx admire les manœuvres indivises de l'armée-machine, le général Cluseret rêve de « révolutionner la guerre comme le reste », « d'appliquer à la destruction les principes de la production », ceux par exemple de la division du travail. Il est indigné aussi par les timidités de l'État bourgeois menant une *guerre modérée* et s'opposant à l'idée de guerre totale que Cluseret, vieux baroudeur colonial, qualifie de « seule guerre véritablement révolutionnaire ».

C'est justement parce qu'il ne pouvait plus douter de *l'autonomie du calcul militaire* que Clausewitz, vers 1816, note en marge de son œuvre *et seulement après la rédaction des six premiers livres de Vom Kriege* : « ... il faudra souligner expressément et exactement *l'opinion* tout aussi nécessaire en pratique d'après laquelle la guerre *n'est rien d'autre* que la poursuite de la politique d'État par d'autres moyens. » Cette note est donc fidèle à l'esprit du Congrès de Vienne condamnant dans sa déclaration du 13 mars 1815 : « L'ennemi du repos du monde... Napoléon, le perturbateur des relations civiles et sociales. » La formule tant rabâchée du général a seulement le sens d'un avertissement et d'un vœu. En effet, comment Clausewitz aurait-il pu réellement douter en 1816 de l'expansion irrésistible du concept de guerre pure en Europe, lui qui en 1807 avait été amené à choisir dans ses plans d'opérations, *entre le salut de l'État et celui de son armée* ? En outre, la guerre entre les nations était déjà totale sur mer et outre-mer depuis plusieurs siècles, la mobilisation permanente notamment depuis le XVII^e siècle sur le littoral français, enfin, avec la Révolution de 89, c'est *la vie sociale* entre les États qui tend à disparaître puisque *l'identité politique* de l'adversaire n'est plus reconnue et c'est là, comme on sait, la première condition de la guerre totale, étrangère ou intérieure.

Opérationnel en 1794, le télégraphe optique permet à partir du champ de bataille de bouleverser presque instantanément le champ politique des nations et la révolution géostratégique et statistique mondiale, pensée par Vauban puis réalisée au XIX^e siècle avec la « paix des grands travaux » et le nouveau capitalisme vertical, mènera directement à la révolution des transports, de l'information et de la vitesse qui rapprochera plus sûrement l'Europe du totalitarisme que toutes les batailles, tous les conflits déclarés et réels.

Dans ce contexte, Clausewitz perçoit aussi les limites historiques du nouveau prolétariat : avec la guerre de mouvement en Europe, forme spécifique de la domination de l'espace par la vitesse qui caractérise désormais les conflits d'État à État, si la masse est encore la pièce principale de la machine d'assaut, le prolétaire militaire apparaît de plus en plus comme une transmission exigeante et fragile, un relais technique hasardeux qui pose à l'entrepreneur de guerre le problème de sa détérioration : « l'instrument (le soldat) *existe pour être employé* et si cet emploi entraîne son usure c'est dans l'ordre des choses... mais il en va de cette *mise en exploitation* comme de celle des autres mines, on se soucie trop de leur produit sans se demander ce que vaut exactement le travail qu'il représente. » La dialectique de guerre, délivrée de la passivité, exige de l'ingénieur militaire un effort accru

dans le domaine technique, *un effort axé sur la suppression ou le remplacement du facteur humain dans le fonctionnement d'ensemble*. On peut voir là l'origine réelle de toute la mythologie du confort, de toute une « sensibilité technique » qui prétend supprimer l'effort, alors qu'elle ne cherche en réalité qu'à transgresser les limites de l'énergie humaine proprement dite, ce qui sera réalisé puisque les populations laborieuses ne produisent plus que 1 p. 100 de l'énergie consommée sur terre. Ce qui s'est développé sur les champs de bataille de la guerre civile ou étrangère, ce n'est pas seulement la discipline des intelligences et des corps, l'élimination des comportements individuels, mais l'éthique du monde industriel tout entier, de ses pseudo-révolutions. Il ne faut donc jamais perdre de vue la raison même de la montée historique du prolétariat militaro-industriel, du « syndicat école de guerre¹ » : la recherche par l'État-armée de la pure puissance, de la pure énergie... en ce sens, le rôle historique déterminant du prolétariat a cessé avec l'explosion d'Hiroshima.

1. *Théorie de la violence*, Engels, p. 173.

On pense à propos de la civilisation-armée à la phrase de Schlegel parlant de « cette aspiration mystérieuse vers le chaos qui se cache dans toute création ordonnée ». Il y a distorsion de soudaineté entre l'activité politique se frayant péniblement passage vers la réalité et la puissance pure de la guerre, la violence physique, immédiatement créatrice, toujours disponible. L'Histoire est la création ordonnée d'un chaos par la réalisation d'une théorie de la guerre comme base géométrique de toute réalité, la mise en grandeurs certaines de toutes les grandeurs variables qui fondaient et équilibraient l'univers...

Si aujourd'hui certains Occidentaux se montrent moins fiers de *leur supériorité énergétique*, cette attitude est, il ne faut pas l'oublier, toute récente et peut-être provisoire. En 1924, le moine Teilhard écrivait par exemple dans *Mon Univers* : « Il serait prématuré de supprimer les vigoureuses, bien que trop brutales, expressions de la force guerrière. Nous avons encore besoin de canons de plus en plus forts, de cuirassés de plus en plus gros *pour matérialiser notre agression du monde.* » Quarante ans plus tard, Marcuse s'en réjouit encore : « Cette économie adaptée aux exigences militaires étend la maîtrise de l'homme sur la nature. »

Pour ces métaphysiciens tardifs il n'y a aucun doute, l'ennemi n'est pas seulement aux frontières, à l'Est ou à l'Ouest, il est en

nous et entre nous, c'est notre propre nature échangeant avec toute la nature (allusion au camouflage primordial) : « Toutes choses s'échangeant pour du feu et le feu pour toutes choses, de même que les marchandises pour l'or et l'or pour toutes les marchandises. » (Selon Glucksmann à propos de Pólemos et comme « fil qui lie tout le *Capital* du premier au dernier mot non écrit ».)

Personne ici ne s'aperçoit que la guerre a absorbé entièrement sa dialectique dans une défense absolue qui serait en même temps l'administration d'une attaque absolue, les deux en un du totalitarisme historique sont réalisés par la dissuasion nucléaire, en même temps que le « sortir de la nature » de la métaphysique, qui était dès l'origine le fondement de la stratégie coloniale; c'est l'effondrement à plus ou moins long terme, de la multiplicité des systèmes d'échanges.

« Aucune civilisation constante ne doit se constituer aux colonies. », indique Colbert à propos du « Pacte colonial ». Ici, le degré de « civilisation » est absolument assimilé au degré d'aptitude militaire. Les pays « civilisés » sont, en somme, ceux qui, devant la multiplicité et l'imprévisibilité des assauts violents, se seraient ligués, d'un commun accord, contre ces hasards. Tout un protocole existe dans chaque civilisation en matière d'échanges et surtout d'échanges violents, toute une réciprocité intelligible. Ainsi, à

partir du XVII^e siècle, en Europe, lorsque renaît l'idéalité historique, immédiatement, se développe une nouvelle aventure coloniale, la différence se creuse entre les peuples capables de fournir à la guerre les infrastructures de sa conductibilité, littéralement ses médias, et les autres, les asservis, les sous-développés, choisis pour leur inaptitude à entretenir ce niveau d'échanges violents et par là même mis « hors la loi de la guerre », considérés à plus forte raison comme inaptes à toutes les autres formes d'échanges (économiques, culturels, politiques, etc.) Première figure réalisée de la violence pure, protocole maintenu par l'O.N.U. après la guerre totale, le développement exponentiel de la science et des techniques militaires n'ayant évidemment pas pour but la multiplication des échanges violents mais leur disparition radicale — *une sorte de colonisation absolue.*

C'est la limite de l'analyse historique : l'image finale de l'État est idéale parce qu'elle est autonome, la cosmopolis est celle qui s'approprie et consomme sans rien restituer au partenaire naturel. Selon Sun Tzu, la mécanique de la guerre se développe comme le feu qui dévore tout en se propageant, *son énergie produisant toujours une vitesse plus grande, non plus celle des armées capables « comme les galets roulant de la montagne avec impétuosité » de reprendre un nouvel équilibre sur un sol ferme. L'énergie n'est plus soumise aux*

seules lois physiques mais à celles de la métaphysique, la cité-État se réorganise autour du *cratos*¹, le feu qu'il faut toujours nourrir et réanimer. Une nouvelle distance se creuse entre une élite militaire professionnelle apte à créer et à utiliser un armement scientifique complexe et la masse des « citoyens ordinaires » chargés seulement de l'entretien et de la protection de « l'environnement nucléaire ». L'âge de la machine aboutit normalement à celui des systèmes nucléaires centraux capables de traiter les objectifs les plus éloignés par cette opération qui « transforme toute réalité en une énergie qui se perd ».

La réalisation russo-américaine d'une dissuasion nucléaire globale est donc en

1. « Ainsi en est-il sur le plan politique du foyer public qui n'est pas non plus un foyer privé comme les autres puisque sa fonction est précisément de représenter tous les foyers sans s'identifier à aucun... » *Mythe et pensée chez les Grecs*, Vernant, Maspero... pouvoir de reproduction étonnant de l'Occident... le feu nucléaire n'est-il pas à la fois militaire, politique et bientôt privé, grâce à la construction des nouvelles centrales qui donneront à chaque foyer son « pouvoir de consommation nucléaire » ?

même temps le processus catastrophique d'une colonisation totale. A Washington, James Schlesinger exigeait, en pleine crise économique, que les budgets militaires soient régulièrement augmentés de 3 à 5 p. 100 par an pour les membres de l'O.T.A.N. Au-delà de toute considération sur une stratégie nouvelle de la dissuasion, il y a là simple racket, chantage à la protection et à la sécurité, tels qu'ils existent à l'origine de tout pacte d'épuisement colonial. Ailleurs, c'étaient les militaires portugais, transférant peu à peu la réalité du pouvoir révolutionnaire à un autre niveau, celui *d'une civilisation de l'armée*. Ainsi, le capitaine de vaisseau Correia Jesuino, ministre de la *communication sociale*, dépeint les « officiers de gauche » comme « des ethnologues qui étudient un peuple primitif » car, selon lui, l'ensemble du peuple portugais serait sous-développé. Mais le développement dont il est question ici n'est pas économique et la réflexion du capitaine est claire : comme nous l'avons vu, il n'y a réalisation historique révolutionnaire pour l'État-armée que lorsque le concept de guerre pure fonde l'ensemble de son organisation, de ses caractères propres et de ses connaissances. Par contre, lorsque ce concept de base se détend, lorsque le système d'État tente de faire de l'entreprise militaire une « affaire extérieure », alors, il ne connaît plus que des « faits petits et indignes » (Tacite, Ann. IV, 32), « une histoire étroite

et sans gloire ». Ceci éclairant non seulement l'annihilation violente des cultures et des économies différentes par les nations occidentales, mais aussi, à la décolonisation, leur disparition spontanée, le renoncement volontaire à de vastes ensembles de connaissances et d'expressions, devenus entièrement inopérants pour les nouveaux individus prétendants à l'Histoire. LA GUERRE PURE ce n'est ni la paix ni la guerre, ce n'est pas non plus comme on le croyait, la guerre « absolue » ou la guerre « totale », c'est l'instance militaire elle-même dans sa pérennité ordinaire. L'équilibre de la terreur, la coalition nucléaire, la co-existence pacifique, la dissolution en somme de l'état de guerre et l'infiltration du militaire dans les gestes de la vie quotidienne renouvellent les métamorphoses du chasseur qui, de l'affrontement direct avec l'animal sauvage, l'amènèrent progressivement au contrôle des mouvements de certaines espèces, puis, avec l'aide du chien, à la garde de troupeaux semi-sauvages et, enfin, à la reproduction, à l'élevage.

La domestication est l'aboutissement logique de la prédation, l'atrocité, les coups et blessures ou l'effusion de sang sont finalement contraires à l'usage illimité de la violence, la guerre n'est plus directement identifiable au conflit déclaré, à la bataille. Depuis Maurice de Saxe, nous savions que nous pouvions la faire sans combattre, par le simple déplacement de ses forces et la

célérité du mouvement; néanmoins subsiste encore l'illusion que l'état de paix c'est l'absence de guerre ouverte, ou que le militaire qui ne combat plus mais « assiste » la société, est pacifique et que son institution peut même être bénéfique dès lors qu'elle ne pratique plus l'assaut. Responsable en partie de l'échec de la Commune de Paris, cette illusion se retrouve dans le Chili d'Allende comme au Portugal. C'est pourquoi il est si urgent de conclure l'analyse de la première institution plutôt que de s'attarder à ses périphéries, omettant volontairement ou non, la plus nécessaire des désinstitutionnalisations : celle du militaire. A moins que ce dernier, par un ultime subterfuge, ne parvienne à en simuler l'initiative, le Pérou ou le Cambodge occupent ici une funeste avant-garde : celle du socialisme militaire.

**la résistance
révolutionnaire**

Socialisme militaire ou nouveau détonateur de la classe militaire anationale ? L'euro-terrorisme des Brigades Rouges nous interroge puisqu'une fois de plus, au lieu de renouveler l'analyse révolutionnaire, il prétend seulement délivrer la dialectique de guerre de la passivité.

Dans le manuel « Pratico-théorique » qui circulait à Rome sous le titre significatif de « Résolutions de la direction stratégique, février 1978 », les militants étaient invités à *agir militairement pour agir politiquement* contre les « bunkers où se cachent les agents de la contre-révolution ». Chaque type de couche ouvrière devant se constituer en « parti combattant » et « s'ôter de la tête que le développement de la lutte armée vers

une guerre civile généralisée, une guerre populaire de longue durée, puisse être un *processus spontané* ».

Au moment où, en plein statu-quo nucléaire, les vieux partis communistes de l'Europe du Sud se *compromettent historiquement* pour le salut de l'Etat-politique, les « brigadistes » réaffirment la permanence dans l'Histoire, du concept de guerre pure, l'indépendance de la grande pensée nihiliste de l'Occident, destinée justement à bouleverser le champ politique et social des nations par l'abus de l'illégalité de la force armée, l'exercice de la pure puissance.

Défense populaire et pourquoi pas assaut populaire ? c'est donc là le fond du problème.

Les débats, les divisions, qui agitent l'opposition depuis la défaite des partis de gauche aux élections législatives de 1978 en France, la tardive remise en cause par des gens comme Althusser, de « l'aspect militaire du Parti communiste¹ », ne sont finalement qu'un questionnement encore obscur sur les limites politiquement supportables de ce pouvoir d'absorption des sociétés civiles par des Etats

1. Dans une série d'articles parus dans *le Monde* en avril 1978, Louis Althusser s'interrogeait sur « l'aspect militaire » du P.C.F. sur sa stratégie du secret, assimilant politique et poliorgétique, reprenant ainsi assez fidèlement les thèses de mon livre, *Vitesse et politique*, p. 23. « Le pouvoir politique de l'Etat n'est donc que secondairement "le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre", plus

ou des organisations qui dans tous les domaines aspirent à fonder la mécanique de leur puissance sur le développement exclusif des techniques de la guerre, civile ou étrangère. Il ne faut donc plus identifier avec trop de hâte, défense et guerre populaire, mobilisation nationale et défense des populations. Qu'est-ce que la défense populaire ? De qui et contre quoi avons-nous à nous défendre ? Dans quels lieux et dans quelles perspectives ?

I. A l'origine, le droit à la défense armée est le complément obligé du droit à la défense judiciaire¹ et il se distingue donc par sa permanence : les populations *civiles* doivent pouvoir se défendre elles-mêmes en temps de *paix* comme en temps de *guerre déclarée*, de conflit ouvert. Il n'est pas inutile, encore une fois, de se souvenir ici de ces capitulaires carolingiens où le pouvoir central recommandait aux feudataires de se ménager l'alliance

matériellement il *est polis, police c'est-à-dire voirie* et ceci dans la mesure où depuis l'aube de la révolution bourgeoise, le discours politique n'est qu'une *série de prises en charge plus ou moins conscientes de la vieille poliorcétique communale, etc...* »

1. Le « duel judiciaire » combinait légalement ce passage essentiel du droit à la parole au droit à l'acte.

des petits et moyens propriétaires autochtones en leur concédant sur place un droit de défense militaire, ce droit à la résistance physique dont on trouve trace sous toutes les latitudes, depuis l'Antiquité. Economie de la violence qui fonde la diversité des rapports que l'on découvre entre groupes ethniques, entre cités et Etats, entre maîtres et esclaves, colonisateurs et colonisés et jusque dans des démocraties militaires comme Sparte avec le régime des hilotes, assimilés aux esclaves par le colonisateur lacédémonien, ils ne sont cependant *pas transférables comme marchandise et conservent de facto leur famille, leurs possessions héréditaires et surtout un droit à la défense armée*, l'une des conséquences étant que les hilotes se révoltaient contre l'Etat lacédémonien, à la différence des *esclaves véritables*¹. C'est encore le cas des paysans de l'ancienne Chine ou des guildes européennes qui réussirent longtemps à limiter le pillage, à maintenir un bon nombre de leurs privilèges grâce à la reconnaissance de ce droit légal à la défense armée par un envahisseur militaire souvent venu de fort loin et désireux d'aménager sa conquête. Mystères et formulaires antiques des fêtes hivernales qui dans les campagnes françaises vont pérenniser jusqu'au XIX^e siècle, le scénario de la défense de la maison, de la parcelle, contre tout assiégeant, soldat, brigand ou faux pèlerin.

1. Moses Finley, *L'économie antique*, ch. III.

« Moquerie des théoriciens en général, note George Sand, rites entretenus par les *fonctionnaires rustiques*, haine non pas tant des propriétaires que des arpenteurs qui règlent le cadastre et répartissent l'impôt, des employés des Ponts et Chaussées, qui convertissent les communaux en routes. » Rites encore inconsciemment accomplis aujourd'hui par les autonomistes, détruisant les émetteurs de la télévision d'Etat, barrant routes et voies ferrées, faisant sauter perceptions et aéroports, en Corse, en Bretagne...

II. En fait, dans tous ces cas et depuis l'Antiquité, *la tension s'organise autour du mode d'occupation des sols, entre deux types de peuplement*. L'ensemble des luttes aboutissant en général à un statu-quo social, *pacte de semi-colonisation*, instaurant le paiement du tribut, de l'impôt, en échange d'une sorte de protectorat militaire, pacte extorqué à une population indigène, laborieuse et productrice par des occupants étrangers, *ces peuplements de luxe* si bien décrits par J. Gracq : « ... caste militaire paresseuse et violente, s'en remettant de son pain quotidien aux civils... flâneurs de l'Apocalypse vivant libres de soucis matériels au bord de leur gouffre apprivoisé... n'ayant plus

commerce qu'avec quelques grandes incertitudes majeures et catastrophiques. »

Et en effet, les bénéfices tirés par ces prédateurs militaires des pactes de services mutuels, ne sont pas destinés initialement à la capitalisation des terres ni même des richesses, mais au ruineux et perpétuel perfectionnement de leur machine de guerre, à la sophistication des systèmes d'armes, de fortification, à la préparation d'expéditions lointaines... Si nous faisons un bond à travers l'histoire, *nous voyons que cette économie semi-coloniale, ce racket à la protection militaire, forme la base constitutionnelle des grands Etats modernes* : les monarchies nationales qui ont gouverné l'Europe Occidentale jusqu'au XIX^e siècle, n'ont perpétué finalement que cette procédure originaire de la fixation stratégique des « peuplements de luxe », des cavaliers venus de l'Est et d'ailleurs, à la chute de l'Empire romain. Par leurs déplacements perpétuels, leurs mariages consanguins, leur culture élitique, le choix constant d'un personnel militaire apatride, ces despotes, plus ou moins éclairés, témoignaient de leur indépendance persistante vis-à-vis de groupes ethniques et de territoires que seul *l'illégalité* de la force armée leur avait livrés. Au XIX^e siècle, Clausewitz voit encore dans l'invasion des territoires « moins le désir de les conserver que d'y lever l'impôt » *d'y porter surtout ce qu'il appelle une intention négative, un préjudice*

général et durable. Ne nous étonnons donc pas que la fatalité de la défense militaire générale laisse indifférente une bonne partie des masses populaires jusqu'au XX^e siècle. Comme nous l'avons vu plus haut, dans les pays neutres, on rencontre une même hostilité au problème des armées permanentes qu'à la diplomatie et à la politique d'Etat, ses inévitables compléments. C'est en Suède par exemple, le *förvarsnihilism*, le « nihilisme de la défense », animé essentiellement par la Fédération de la Jeunesse Socialiste, un radicalisme anti-militaire qui interroge : « Est-ce que l'invasion de notre territoire par un autre peuple civilisé est une chose vraiment grave ?¹ ». En fait, ils exprimaient là jusqu'à la veille de la dernière guerre, la persistance plus ou moins occulte d'une situation semi-coloniale proche de celles de l'Ancien Régime ou de l'Antiquité, les maîtres de l'Etat militaire n'avaient-ils pas été toujours des « étrangers » — en Suède, des Suiones à Charles XIV, alias maréchal de France Bernadotte ! — qu'importait donc au peuple laborieux de changer de domination ?

III. L'apparition des méthodes fascistes,

1. Mousson-Lestang 1974, in *Revue historique*.

après la guerre de 1914, devait altérer le splendide isolement des « nihilistes de la défense » en retournant la proposition suédoise : peut-on encore parler d'une « civilisation commune » aux envahisseurs militaires et aux autochtones, dans le cas de guerre totale et alors que ce type de conflit a justement pour objectifs la destruction non seulement des corps d'armée ennemis, mais celle des corps sociaux et territoriaux, la ruine du milieu, de l'identité et de l'honneur des populations civiles ? Nous n'avons pas mesuré les conséquences historiques considérables de cette montée aux extrêmes de la guerre industrielle, provoquant la brutale rupture du statu-quo social entre civil et militaire, remplaçant le pacte de semi-colonisation millénaire, par une tendance à la colonisation totale, ostkolonisation revendiquée par les nationaux-socialistes allemands. Mais, cette guerre totale fut menée de part et d'autre, les Alliés avaient aussi une riche expérience dans le domaine de la violence économique-physiologique, un lourd passé d'ethnocides, de déportation, d'escalvagisme, de colonialisme. Dès lors, la défense populaire perdait son caractère militaire pour s'assimiler à un état de survie précaire dans un habitat dévasté, elle devenait défense physiologique plus que mesure insurrectionnelle. Plus tard, le peuple vietnamien devait reprendre la formule, mais déjà de nouvelles réalités se faisaient jour, en particulier la nature des limites politiques et

militaires de la défense écologique des populations, devant la pléthore des systèmes de destruction mis en œuvre par les puissances militaro-industrielles.

Mais là encore, un retour en arrière est nécessaire pour découvrir la tendance générale. Au XIX^e siècle, la résistance populaire espagnole menée contre l'assaut militaire napoléonien, réunit déjà certaines caractéristiques de la guerre populaire moderne. *L'absolue déformation* de la défense espagnole crée ces conditions où la lourde machine de guerre française succombe « dans quelque chose de fluide et de vaporeux qui ne se condense *nulle part* en corps solide... » (Clausewitz), à la défense compacte des corps d'armée succède une résistance sans corps. Ce NULLE-PART clausewitzien est essentiel car, au-delà d'une résistance sans corps, on songe déjà à *une résistance sans territoire*, sur une terre rendue *inhabitable* par le prédateur militaire. C'est la fin de la défense civile sur place, la puissance mécanique des nouvelles armées d'Etat force le combattant espagnol à se retirer provisoirement du sol qu'il est censé garder. L'unité de temps et de lieu éclate, la guerre populaire n'est plus qu'une *guerre du temps*, une guerre de rendez-vous horaires. En effet, si le combattant espagnol n'est plus maître sur le terrain, il est encore maître de l'heure, la vitesse et la facilité de ses déplacements lui per-

mettent de choisir son moment, de ne se laisser acculer à aucun combat désespéré, de harceler, de surprendre et finalement de vaincre une armée napoléonienne, « gigantesque automate », ralenti par sa lourdeur logistique dans un pays inhospitalier.

Quelque cent ans plus tard, la résistance du peuple vietnamien à l'assaut technologique américain, est encore une guerre du temps mais elle ne peut plus être une guerre de rendez-vous militaires. Cette fois, le préjudice de l'agression équivaut à une pan-destruction et c'est le corps social tout entier qui, pour survivre, est contraint à la disparition, à la fuite dans un nouveau peuplement souterrain. Cette forme de défense traduit la nouvelle et tragique impuissance des populations civiles, terrées dans le sous-sol, elles arrivent difficilement à *refaire surface*, à *repeupler* leur territoire pour tenter une conclusion militaire victorieuse, comme cela avait été encore le cas en mai 1954 avec Dien Bien Phu. En fait, le succès vietnamien ne reposait plus que sur *la durée* de la résistance physiologique des populations, leur degré d'acclimatation à un milieu devenu brusquement inconnu et mortel, où plus que de l'héroïsme, elles devaient déployer une longue ingéniosité quotidienne, une lente patience. Paradoxalement, ce fut le peuple américain qui fléchit avant celui du Vietnam, lui qui vivait au

soleil et à l'écart des menaces matérielles immédiates. Quoi qu'il en soit, il fallut revenir aux méthodes de guerre classiques pour terminer le conflit et parvenir par étapes, à un difficile accord. Apparente victoire politique du peuple qui n'était en réalité que la plus cruelle de ses défaites militaires : après plusieurs tentatives infructueuses, il était clair que la défense populaire ne parvenait plus à un assaut final des masses sur le « champ d'honneur », ce dernier et décisif assaut était désormais réservé aux seules élites militaires, à leurs véhicules techniques, comme nous l'ont révélé ces ultimes images filmées de la chute de Saïgon où un char d'assaut nord-vietnamien défonçait les portes du palais du gouvernement, depuis longtemps déserté.

Bien qu'exploitée et surexploitée depuis l'Antiquité par les stratèges, la défense populaire s'affirmait donc à nouveau au Vietnam comme une entité non militaire, avec des moyens et des enjeux spécifiquement civils et non violents. Au milieu d'une guerre écologique menée par les Américains comme une campagne de dératification, le salut du peuple avait tenu à *l'assimilation absolue de sa substance à sa substance*¹. Les civils avaient conçu leur

1. Du latin, *substare* – se tenir dessous et *subsistere* – continuer d'être, durer.

guerre comme une sorte de *révolution agraire* dont le but était la conquête topologique de leur propre sous-sol, ils avaient réussi à qualifier et à approprier à la vie des espaces souterrains toujours plus vastes et c'est en faisant de cette aventure pionnière la première de leurs pratiques sociales que tout en disparaissant de leur territoire, ils avaient pu finalement le conserver.

Déjà cependant, ces formes de luttes semblent périmées par ce qu'implique de nouveau et de redoutable pour les droits civils la résistance mondialiste du peuple palestinien. Jusque-là, la défense du groupe se confondait avec celle de l'habitat légal : habitat comestible des campagnes ou productif des grandes cités industrielles : les « armes du peuple » n'étaient que la transgression de l'usage ordinaire des outils et du milieu, par exemple : haches, faucilles ou faux, engins de chasse, embuscades et pièges divers... tandis qu'en milieu urbain c'était la barricade, l'arrêt des machines, la grève. Dans ces conditions, il est clair que *pour les peuplements civils, toute perte territoriale représente en même temps la perte de leur armement transgressif et de leur identité juridique*. En effet, privés de leur arsenal de production, ils cessent d'être les partenaires économiques privilégiés du pacte de semi-colonisation militaire.

Le but principal de toute résistance

vraiment populaire est donc de s'opposer à l'instauration d'un statut social fondé uniquement par l'illégalité de la force armée, *celui d'esclave meuble, c'est-à-dire de marchandise*. Condition domestique guère supérieure à celle de la troupe animale et en fait, la prolétarianisation militaire et ouvrière n'a fait que reproduire cette réduction progressive du campagnard déterritorialisé, *à la condition meuble ou immeuble*. Les syndicats ouvriers ne s'y trompaient pas, eux qui recommandaient aux travailleurs d'entretenir soigneusement leur outil de production, comme si dans leur esprit, il s'agissait là d'une dernière représentation du milieu originel, garant et enjeu de toute existence légale. C'est encore ce sentiment qui anime des luttes comme celles des travailleurs de Lip, leur attirant les réflexions ironiques de Raymond Barre, l'homme de la Trilatérale, à propos de « leur attachement désuet à leur milieu de vie », leur inaptitude au changement, voire au déracinement de l'émigration. C'est ce même attachement écologique qui a fait triompher la gauche aux dernières élections municipales, les populations autochtones se rendant compte obscurément qu'au travers du chômage et des licenciements collectifs, de la fermeture et de la ruine des entreprises, se jouait une tragédie autrement vaste, qu'un amalgame essentiel était en train de se défaire, perte de substance économique de l'hinterland

français qui deviendrait pour elles, perte d'identité sociale.

A ce moment de l'histoire, le cas palestinien prend pour les populations un caractère prospectif : nous voilà donc avec eux à l'étape suivante, étape que laissent prévoir le work-house ou les camps de déportation nazis, *voilà donc une nation devenue meuble tout entière*, arrachée violemment à sa terre et jetée dans le transit des camps. Pour ses instigateurs, la défense du peuple palestinien ne peut être qu'une réflexion sur une *délocalisation nationale*, une schizophrénie spatiale que vient bientôt relayer la schizophrénie temporelle des éternels migrants. Il faut trouver ici des formes inédites de survie puisque *le terrain légal, le territoire politique* ont entièrement disparu pour devenir les enjeux même de la lutte, combat non pour défendre les frontières d'un milieu de vie mais pour arriver à en dessiner quelque part, alors qu'on voit se succéder les échecs palestiniens dans la conquête des lieux, à Damas, à Beyrouth... Où est l'ennemi ? qui est l'ennemi ? Pour le Palestinien, il n'est pas national, *il est mondialisé*. Rappeler ici les vieux clivages politiques ou idéologiques devient dérisoire. Russes, Américains, Allemands, Arabes ou Juifs font leur police ensemble. En 77, lors de l'affaire de Mogadiscio, tout le monde finalement fut d'accord pour retirer au commando palestinien son dernier territoire politique, pourtant si

réduit : *la piste des aéroports mondiaux*, l'espace d'une migration devenue aérienne. Ceux qui prétendent que le combat palestinien n'est pas une « défense » populaire ont raison, *il est un assaut populaire devenu suicidaire* parce qu'ils n'ont pas eu le choix, après leur disparition géographique, leur dernier objectif fut que le peuple palestinien ne disparaisse pas des mémoires comme il avait disparu de la carte. S'ils avaient cessé d'être *légalement des habitants de la Terre*, en tant que migrants, ils possédaient encore un territoire spécifique : *celui des médias*, de la voie aérienne à la voie ferrée, de la route à la presse et à la télévision, il ne fallait pas qu'ils perdent cet ultime avantage, il ne fallait plus que les vecteurs soient neutres. Ratzel le prétendait déjà au XIX^e siècle : « La guerre consiste à promener ses frontières sur le territoire d'autrui », alors, on peut dire que les Palestiniens ont promené les leurs sous forme d'informations sur le monde entier. Qu'ils fassent horreur ou soient bientôt une source d'exemple, désormais les palestiniens sont maîtres d'un empire audio-visuel, ils existent quelque part, identité précaire et fantasmatique, au fond de la mémoire de 4 à 500 millions de téléspectateurs, d'un Etat fondé sur des routes, des ondes, des images. Ils espèrent qu'au bout de cette conquête, ils parviendront à retrouver à la table de négociation le droit à la défense juridique, c'est-à-dire l'existence au niveau politique. On

peut penser qu'ils se trompent et ne font, comme autrefois les Tupamaros en Uruguay, que précipiter en Europe et dans le monde le développement de *la doctrine de sécurité* qui n'est justement qu'une procédure de disparition politique des peuples et des nations. N'importe comment, dégagée de l'amalgame avec des groupements terroristes plus ou moins douteux, la tragédie palestinienne est par sa forme et ses raisons profondes, riche d'avenir. Elle inaugure des temps où la défense sur place va devenir extrêmement difficile pour les populations civiles : en effet, et c'est un événement capital, *la défense des autochtones n'est plus mêlée à celle des territoires nationaux*; tout au contraire, avec la dissuasion nucléaire, les civils n'étaient déjà plus que les fragiles otages des systèmes d'armes (et non plus des armées) : jusqu'à la dissuasion, l'appui logistique était sur terre, maintenant il est en mer (les sous-marins nucléaires) et dans l'espace (les navettes). Les continents ne sont plus que de courtes escales, apothéose du système de délivrance de la guerre et ultime faillite de la théorie d'état-major devant le conseiller technique et l'ingénieur. Si pour Vauban, *la guerre devait être immédiatement superposable à toutes les parties habitables de l'univers*, ceci est aujourd'hui bien changé puisque la guerre est justement l'hôte *de toutes ses parties inhabitables*. L'abandon des bases stratégiques avancées, la décolonisation, la latinisation

des continents, le style même de la crise économique mondiale, ne sont que les épiphénomènes de cette « retraite militaire » d'un nouveau genre, en dehors de territoires devenus inutilisables en tant que supports des techniques de pointe, loin de populations civiles laborieuses, logistiquement dévaluées elle aussi (elles ne produisent plus que 1p.100 de l'énergie consommée) et *proches de la perte de leur ultime identité d'otages nucléaires*. Nouveau mondialisme qui n'est certes pas celui qu'attendaient les populations civiles ni même les anciens conquérants mais qu'esquissait déjà au milieu du siècle la guerre totale, tant au plan des systèmes d'armes que des rapports *sociaux* entre les armées et les peuples. La récente aventure du satellite atomique russe tombé au nord du Canada est le meilleur exemple de ce désintérêt des nouvelles élites militaro-industrielles envers des civils en sur-nombre : les gouvernements n'ont même pas jugé bon d'alerter les populations concernées de la chute prochaine du dangereux engin sur leur territoire.

Déjà, en 1947, Henry Wallace affirmait à propos des escales de la marine de guerre américaine en Méditerranée, que l'assistance économique apportée par son pays aux populations riveraines « dépendait moins des besoins alimentaires des enfants grecs ou turcs que des besoins en carburant de la flotte des États-Unis ». Trente ans plus tard, le

président Carter en lançant son « Plan d'énergie » (avril 1977), dénonçait : « *La plus grande opération de pillage de l'histoire, montée contre le peuple américain par les compagnies pétrolières* ». Désormais, toutes les populations civiles, *même celles des nations développées les plus puissantes*, sont exposées sans défense au racket, à la mise à sac des ressources mondiales.

IV. On a pu constater, ces dernières années, l'impuissance des hommes politiques à dénoncer le caractère suicidaire de la coalition nucléaire, cette nouvelle oppression technologique qui, au gré de la course aux armements, à la cadence des nouvelles capacités des vecteurs, réduit à rien ou à presque rien, le pouvoir des gouvernements et des individus. Le clivage ne se situe plus entre la droite et la gauche, comme ont voulu nous en convaincre encore une fois les leaders des grands partis, lors de cette misérable campagne électorale de mars 1978, mais à l'échelle mondiale, entre les populations civiles et les représentants de la techno-structure militaire. Après les membres de la Commission Trilatérale prônant en 1975 la limitation de la croissance économique et celle des droits démocratiques, un groupe d'économistes

américains va encore plus loin en proposant la fondation aux Etats-Unis, d'un ETAT MINIMUM. Les auteurs de ce projet se baptisent eux-mêmes « anarcho-capitalistes » ou « libertariens ». Sous leurs défroques pseudo-révolutionnaires, ils ne font qu'entériner une situation de fait¹ : la manœuvre qui conduit à abandonner les territoires et les bases avancées, mène à renoncer un jour ou l'autre à la décision humaine au profit de cette miniaturisation du champ politique qu'est l'automatisation de la dissuasion², à l'armée du MINIMUM VITAL proposée par le général Gallois, correspondra normalement un ETAT POLITIQUE MINIMUM, ils se confondront pour résoudre sommairement les problèmes devenus subsidiaires de la police sociale et territoriale. Les dernières affaires allemandes nous donnent déjà une vision très claire de ce nouveau rôle dévolu aux Etats Nationaux et à leur petit personnel militaire : devant l'ensemble des questions

1. Voir *Demain le capitalisme* de Henri Lepage, au « Livre de poche », 1978. « Certains faits regrettables pesant lourd contre l'image de marque que veulent donner d'eux-même ces « Friedman boys », invitant à la « convivialisation sociale » dans la meilleure tradition du moine Illich, et prêtant la main au général Pinochet pour l'aider à définir et à appliquer une politique économique, dont chacun connaît les résultats désastreux pour les populations civiles... »

2. *Vitesse et politique*, 4^e partie, « l'état d'urgence ».

inédites posées aux démocraties par l'évolution de la stratégie mondiale, la pénurie et les dégâts créés par un pillage désormais sans limite, ils tenteront d'instaurer une nouvelle unanimité du besoin, création d'un sentiment d'insécurité permanent qui aboutira à un type de consommation, *la consommation de la protection*, cet ETAT ECONOMIQUE MINIMUM devenant paradoxalement, l'aboutissement de tout le système des échanges et des marchandises.

En avril 1976, le président Giscard d'Estaing exposait clairement dans un discours à l'Ecole Militaire, son projet pour la société française : « Nous avons besoin à côté des moyens suprêmes de notre sécurité (les vecteurs nucléaires), d'une sorte de présence de sécurité, c'est-à-dire *d'avoir un corps social organisé en fonction de ce besoin de sécurité.* » En 1977, le terrorisme qui alimente *providentiellement* la répression internationale et les systèmes de délation de masse prônés par les divers médias audio-visuels, donnaient déjà un aperçu de ce type d'organisation *asociale*, tandis qu'au niveau des gouvernements, les « états-majors de crises », improvisés en Allemagne, en France ou en Italie, devenaient la première figure du nouvel ETAT POLITIQUE MINIMUM.

Quant aux ARMEES MINIMUM, elles sont aussi au travail : en septembre 77, c'est « l'opération Déméter », premières manœuvres militaires *en terrain libre*, en dehors des routes

et des chemins, dans une région de 2 000 kilomètres carrés de *culture et de prairies* aux confins de la Beauce et du Perche. « *Création d'un nouveau type de relations sociales* entre l'armée et les civils », ont déclaré ouvertement les spécialistes, réponse spectaculaire en tout cas de l'armée aux « Amis de la Terre »¹ et à l'analyse militante des mouvements écologistes ou autres. On n'enferme pas les blindés dans les goulags et les camps, même ceux du Larzac !

Mais cette nouvelle *libération armée*, c'est aussi la sortie des gardes-frontières allemands à Mogadiscio, celle du commando israélien à Entebbe, loin des murs de Berlin ou de Jérusalem, « droit de suite » militaire qui n'est plus qu'une poursuite policière mondialiste, un redoutable amalgame des violences militaires et judiciaires. La déterritorialisation puis la fuite éperdue des populations civiles dans les territoires des médias, cette facilité avec laquelle elles passent du « circuit sauvage » des motards de Rungis aux carambolages du samedi soir, du hold-up à la piraterie aérienne ou à l'enlèvement politico-crapuleux, toutes ces formes ultimes et dépravées d'une *opposition populaire qui ne se situe plus nulle part*, nous entraînent irrésistiblement de la perte du droit antique

1. La provocation des militaires est concertée puisque, faut-il le rappeler, Demeter était le nom de la déesse grecque qui personnifiait la fécondité de la Terre ?

à la résistance armée sur place, à l'annihilation du droit contemporain à la défense judiciaire, c'est-à-dire à la définitive réduction des peuples au silence. C'est cela qu'est venu rappeler le président Giscard d'Estaing, en décembre 1977, à la conférence de Bruxelles, en suggérant la création d'un *espace judiciaire européen*, ce nouveau *lebensraum* que déceimment un chancelier allemand ne pouvait proposer lui-même à ses partenaires, peut être considéré comme l'esquisse du TERRITOIRE POLITIQUE MINIMUM de l'Europe. Quelles frontières, en effet, pourra atteindre le dissident, quel refuge pour l'opposant social ou syndical, puisque le projet tend, comme on l'a vu avec l'extradition de M^e Croissant, à supprimer l'ultime asile juridique ? La suppression des frontières nationales, l'hypercommunicabilité du monde, n'agrandissent pas l'espace de la liberté mais signalent au contraire sa disparition, son effondrement, devant l'expansion d'un pouvoir totalitaire bien tangible, un contrôle technique des sociétés civiles, toujours plus rapide et plus affiné. Ainsi, par étapes, se réalise le projet élaboré en 1973 par l'OTAN et son « Comité sur les défis de la société moderne » qui visait à la *planification universelle de la circulation des personnes comme des marchandises*. En mars 1978, ce même OTAN intervenait directement dans l'affaire Aldo Moro. Simultanément, la torture remise à l'honneur en Amérique latine, la multiplication effrénée

des enlèvements, la scandaleuse exhibition des prisonniers de Turin, enchaînés dans une cage pendant leur procès, ne sont pas le fait du hasard, elles restituent en plein XX^e siècle l'image millénaire de *l'homme-marchandise*, dégradé et réduit à l'impuissance par le maître militaire. Mais ce traitement social correspond au traitement territorial : à la télévision française, un officier de la préfecture maritime de Brest, parlait à propos de la marée noire qui ravage la côte bretonne, de *la beauté du spectacle*. Ainsi, comme au temps du fascisme, « l'évidence de la nature qui disparaît » redevient pour les élites guerrières « une expérience de l'art » et la catastrophe écologique, une simple lecture du pathos.

Il faut donc s'ôter de la tête que c'est par philanthropie que les militaires se précipitent au secours des civils, qu'ils dressent des antennes chirurgicales ou des villages de tentes pour les sinistrés, font des ponts aériens et des opérations de déblaiement sur les lieux des grands cataclysmes naturels ou artificiels. *La catastrophe écologique n'est une calamité terrorisante que pour les civils*; pour les peuplements militaires, elle n'est qu'une simulation du chaos et par conséquent un sujet d'étude et une occasion de grandes manœuvres en terrain libre, au-delà des frontières nationales. Mieux, dans l'état de guerre non déclarée où nous vivons, cette étude est non seulement utile mais indispensable,

l'extrême rudimentarité des armements et des moyens de destruction mis en œuvre actuellement dans les conflits locaux privant les cadres militaires de cette expérimentation de pointe qui de tout temps a constitué la base concrète de leur savoir et poussé les états-majors à placer des observateurs sur les champs de bataille. *Plus que jamais, les sciences expérimentales fondent un art de la guerre qui s'autonomise* à mesure que dépérit l'Etat politique. Détaché du concepteur historique et des idéologies nationales ou autres, il redevient une pure opération, un phénomène sans intelligence et le caractère aveugle des grandes catastrophes écologiques préfigure parfaitement ce que pourrait donner aussi bien au niveau social, qu'économique, industriel ou biologique, un après-guerre nucléaire que les techniciens eux-mêmes déclarent inimaginable et auquel, cependant, ils se réfèrent de plus en plus fréquemment. C'est sans doute ce que contenait de plus redoutable le conflit américano-vietnamien, la destruction cessant d'être urbaine ou logistique comme précédemment, pour s'étendre à l'ensemble territorial. Au-delà de la défoliation et de la destruction acharnée du milieu agricole, un général américain ne préconisait-il pas de *recouvrir de ciment, de bétonner entièrement la terre* pour venir à bout de la résistance populaire ? Le cataclysme naturel ou simulé pose aux spécialistes une succession d'inquiétantes devinettes et

ils s'attellent avec entrain à la gestion de la débâcle physiologique : tandis que les responsables de Brest proposent de compacter les déchets de la marée noire pour en faire les assises des futures autoroutes bretonnes, on évacue encore une fois les habitants de Bikini, vingt-quatre ans après « le saupoudrage de la terre par le strontium, le cesium, le plutonium radio-actifs de vingt-trois expériences atomiques; ce sont les atomistes eux-mêmes qui pensent que, pour décontaminer l'île, il conviendrait de *remplacer tout son sol* ». La lutte acharnée des paysans et des groupes écologiques contre la construction du nouvel aéroport de Tokyo-Narita peut à juste titre être comparée à un nouveau vietnam mais cette fois la terre a été effectivement recouverte par le ciment des pistes de l'aéroport géant. Cependant, il n'a pu entrer en service que dernièrement, sept ans après les premières batailles de 1971. Ainsi, la guerre pure, pérennité ordinaire de l'instance militaire, mue l'ancienne vision métaphysique du guerrier en un aménagement terrifiant du monde. Renato Curcio, « chef historique des Brigades Rouges » mais aussi ancien néofasciste d'Ordre Nouveau, ne dit pas autre chose quand il déclare : « Dans cette société la seule chose que l'on peut construire c'est une machine à détruire. » Comme s'il en manquait !¹.

1. Le métaphysicien, intelligence en transit, n'est

En 1933, Huxley dans *Beyond The Mexican Bay*, fait cette analyse : « Le rythme le plus commun de la vie humaine, celui que l'on pourrait appeler *naturel*, c'est la routine ponctuée d'orgies... Les orgies, qu'elles soient sexuelles, religieuses, sportives ou politiques, fournissent la périodique excitation dont tous éprouvent le besoin et que la plupart des hommes sont trop insensibles pour ressentir autrement que sous la forme de la stimulation la plus grossièrement violente. Seulement les orgies *guerrières* ne sont pas platoniques, pour le simple plaisir, *elles conduisent irrémédiablement à des résultats pratiques.* » Et Huxley conclut que ce qui importe, ce n'est pas de créer des conférences sur le désarmement ou l'économie mondiale mais de réunir une « *grande conférence psychologique apte à créer une culture émotive nouvelle.* » Si on admet l'excellente formule

contrairement à l'ancien adepte de la métempsycose, reçu dans aucun lieu, dans aucun élément, il est *un projectile* au sein du grand Tout de la matière consciente. C'est le fragment 115 d'Empédocle, repris constamment par les écrivains méditerranéens, de Plutarque aux Futuristes fascistes, « terrible oracle du Destin, le décret éternel... L'homme a prêté foi à la Haine furieuse du Monde... C'est pourquoi la puissance de l'Ether le plonge dans la Mer, la Mer le recrache sur la Terre, la Terre le rejette dans les flammes du soleil brûlant qui le lance dans les gouffres de l'Ether, l'un le reçoit de l'autre et tous l'exècrent... Une de ces âmes je suis, je suis aujourd'hui Moi... »

de Huxley et aussi que la guerre en refroidissant est devenue une permanence intérieure proposée par les médias comme nouvelle culture sensible aux citoyens, le rythme le plus commun de la vie civile doit se trouver normalement inversé, *il doit devenir une orgie ponctuée de routine*, orgie guerrière conduisant à des résultats pratiques, tactiques et stratégiques : l'affaire Moro en est le meilleur exemple, ici, la dialectique de guerre entre les Brigades Rouges et les forces de sécurité internationales, a pu être prolongée pendant un temps record, bouleversant complètement le rythme ordinaire de la vie italienne, le quotidien était littéralement occulté par une orgie guerrière permanente et les rebondissements de son scénario. La propagande de guerre avait déjà développé ce genre d'intoxication qui poussait les foules allemandes à réclamer comme une fête à leurs dirigeants « une guerre totale, encore plus totale ! », tandis que Churchill promettait à l'enthousiasme anglais, du sang, des souffrances, des larmes et tous continueront d'en exiger sous les bombardements, dans l'incendie, le phosphore¹. C'est que l'adhésion orgiastique n'est pas le seul fait de masses incultes plus ou moins avides de stimulations violentes, elle est surtout un ultime terrain

1. A. Speer, *Au cœur du III^e Reich*, Editions Fayard, 1971.

de communication entre des populations et des élites militaires avides elles-mêmes de pure puissance.

Mais il n'est plus nécessaire aujourd'hui, pour créer un *lebensraum totalitaire*, d'avoir recours à l'invasion extraordinaire des engins motorisés, aux chars d'assaut et aux stukas de la guerre-éclair, puisqu'on dispose de la *pénétration ordinaire* des nouveaux médias, de la rapidité informatique. L'abondance du risque environnant, fabriquée autrefois par les belligérants, à grand renfort d'explosifs, de projectiles, de gaz, peut désormais être créée à domicile, grâce à une enceinte audiovisuelle appropriée. Enfermé chez lui, derrière ses systèmes d'alarme et ses portes blindées, le citoyen n'est pourtant jamais à l'abri d'une agression télévisée qui compose, condense, reproduit à volonté, le cataclysme, l'attentat, le meurtre, qui installe stéréophoniquement le décor du désastre lointain et des guerres étrangères dans les foyers en paix. Ainsi, il y a quelques années en Allemagne, on a simulé une grande alerte à la pollution atmosphérique qui a terrorisé le bassin de la Ruhr, la télévision diffusant complaisamment les images d'une catastrophe fictive et donnant aux habitants des conseils de sécurité, leur ordonnant de calfeutrer leurs appartements, de n'en plus bouger, de respirer avec prudence, réussissant ainsi à clouer chez eux les habitants de toute une région pendant plusieurs heures. Cette

grande panique artificielle était déjà oubliée quand se produisit en Italie le désastre bien réel de Sévésio.

De son côté, le 12 mai 1978, l'armée argentine réalisait une série d'attentats fictifs afin d'observer les réactions de la population en attendant l'orgie sportive de la coupe du monde de football.

Si en leur temps, les civils ont su, pour résister à l'assaut de la machine de guerre, la devancer en créant une *défense sans corps*, condensée nulle part, il semble bien qu'ils ne soient pas aujourd'hui conscients de subir à leur tour le dépassement technologique de cette sorte de défense populaire. Plus besoin de *corps* d'armée pour agresser les civils, pourvu que ceux-ci soient dressés à tourner le bouton de leur poste de radio ou à brancher leur appareil de télévision, plus besoin de corps solides difficiles à mouvoir quand on peut projeter instantanément n'importe où leur image spectrale. Désormais, c'est l'assaut militaire qui est déformé dans l'espace et le temps, absolument vaporeux et l'adhésion orgiastique des populations n'est plus à la limite qu'une adhésion irrationnelle à une *supranationalité techno-logistique*, stade ultime de la délocalisation civile et donc de l'asservissement. Au procès des criminels de guerre de Nuremberg, l'ancien ministre du III^e Reich, Albert Speer, avait ainsi conclu sa défense : « La dictature de Hitler fut la première dictature d'un Etat

industriel, une dictature qui pour dominer son propre peuple se servit à la perfection de tous les moyens offerts par la technique. Ainsi, les événements criminels de ces années passées n'ont pas été dus uniquement à la personnalité de Hitler, la démesure de ses crimes pouvait en même temps s'expliquer par le fait que Hitler avait su se servir le premier pour les commettre, des moyens offerts par la technique¹ ». Après la disparition de Hitler, le caractère criminel de la technocratie d'Etat n'a pas pour autant disparu pour la simple raison que comme le dit Roszak, c'est elle-même qui développe ses fatalités, grâce à ce critère décisif selon lequel l'impensable peut être pensé et l'intolérable, toléré. Ainsi, après avoir fait pendant deux siècles de la *défense nationale* une fatalité pour les civils, c'est la *supranationalité techno-logistique* qui désigne maintenant ces populations civiles comme « défi lancé aux états-majors ». La menace n'est plus décrite par le pouvoir comme extérieure et lointaine, meutes prussiennes ou russes toujours prêtes à déborder nos frontières territoriales, le risque médiatisé à outrance est devenu totalitaire : « Puisqu'il y a euro-terrorisme, s'exclame M. Peyrefitte, que la lutte contre le terrorisme ne connaisse pas de frontières ! » La *doctrine de la sécurité* s'instaure comme celle de la *défense nationale*, comme un réflexe de survie.

1. Inquiétante complicité qui s'établit entre les

La nouvelle *idéologie sécuritaire* est destinée à combler le vide créé par la disparition du droit à la défense armée des populations et par la perte progressive de leur identité juridico-politique : *elle équivaut à mettre l'ensemble de la société civile au régime de la sécurité militaire, c'est-à-dire au régime de la soi-disant justice des militaires.*

Depuis l'Antiquité, la structure militaire et l'organisation du banditisme ont toujours été en osmose, leurs différents personnels passant avec facilité de l'une à l'autre. Les démocraties bourgeoises devaient par la suite dissimuler ce caractère criminel de la charge militaire, sous de bonnes raisons qui n'étaient que la déraison du plus fort, en moralisant la guerre, en la socialisant grâce au nationalisme révolutionnaire. Avec la multiplication des régimes militaires en Amérique latine, en Afrique, en Asie et bientôt en Europe, on assiste logiquement à la fin de ces euphémismes, à une montée spectaculaire des solutions criminelles qui nous pousse à nous interroger sur des déclarations comme celles du général argentin Iberico Saint-Jean (décembre 1976) : « Nous commençons par tuer tous les subversifs puis leurs collaborateurs, puis leurs sympathisants, ensuite les

membres de la commission d'enquête de l'Economic Warfare et les technocrates de la guerre totale. *Bunker archéologie*, Paul Virilio, 1975.

indifférents et enfin les timides. » Ceci éclairant également le genre « d'analyse révolutionnaire », fait publiquement par Curcio et les membres des Brigades Rouges au procès de Turin, Curcio disant au juge : « Vous vivez hors de l'Histoire... » et à propos de l'assassinat d'Aldo Moro : « C'est un acte de *justice révolutionnaire*, l'acte le plus humain possible dans une société divisée en classes. » La réaction du tribunal a été tout aussi significative : après une heure de délibération, la cour a ordonné « l'arrestation » de Curcio et Franceschini en les inculquant « d'apologie du crime ».

Révolution ou justice militaire ? Justice pour l'exemple, la justice militaire n'est en réalité rien d'autre qu'une des pièces essentielles de la machine de guerre et il est donc parfaitement illusoire comme les juges de Turin de tenter de l'assimiler, de quelque façon que ce soit, à la « justice civile ». Malgré ses tares, celle-ci traduit toujours une *politique* alors que la première procède d'une *logistique*. Malgré l'Histoire ou plutôt grâce à l'Histoire comme récit de bataille poursuivi au cours des âges, la discipline subit peu de variations significatives et demeure la principale force du corps combattant, *son archétype c'est l'exécution sommaire d'un homme du rang sur la dizaine*, la fameuse *décimation*, machine d'extermination destinée à pallier les défaillances éventuelles du corps de bataille, la justice armée participe

au même titre que n'importe quel armement de cette logistique que JOMINI, le vieil adversaire théorique de Clausewitz, présentait comme « l'art de mouvoir les armées ». Il s'agit donc moins de « rendre justice » à un individu ou à un groupe que de mobiliser l'ensemble dans une crainte salutaire, une peur plus redoutable que celle inspirée par l'ennemi. Comme l'a écrit Shakespeare : « la guerre c'est la Mort tuant la Mort », la justice guerrière c'est seulement la Peur tuant la Peur. Pour tuer la mort que représente pour le soldat, son ennemi, il faut d'abord tuer la peur que ce dernier inspire, tuer cette crainte par une crainte plus grande encore, celle de ses partenaires, celle de ses officiers. Dans le combat naval de jadis, il n'était pas rare de pratiquer au matin d'un affrontement, la mise à mort totalement arbitraire de quelques matelots, ceci afin de souder l'équipage avant la canonnade et l'abordage sanglant. Or cette « soudure », la terreur est seule à l'assurer sans faille. La discipline, la justice militaire, c'est donc uniquement *l'administration de la peur*; pour le guerrier, ce qui est « juste » c'est seulement la fin, la victoire ou la mort, c'est cette fin qui à la fois provoque et justifie les moyens, tous les moyens (techniques, économiques, psychologiques...), y compris parfois les moyens démocratiques car dans l'arsenal militaire, les pratiques démocratiques peuvent prendre place à côté, tout à côté des pires sévices et des pratiques tyran-

niques, tout est bon, le Mal, le Bien et l'au-delà, y compris celui des croyances en un Walhalla des soldats inconnus, des héros morts.

La logistique disciplinaire réalise l'amalgame, l'incorporation abusive des parties en un Tout capable d'un mouvement commun. La justice logistique permet l'appareillage des volontés au-delà de l'angoisse de périr, elle correspond un peu à ce que représentait l'AGON pour les combattants antiques : une *acceptation exaltée de la fin*. En effet, avant de combattre, les guerriers grecs entonnaient un chant, l'AGON, où ils acceptaient leur propre mort sans aucune contrepartie, mourir pour la patrie n'était pas encore le sort le plus beau, il suffisait seulement d'accepter de mourir au combat, accéder à cette acceptation suicidaire suffisait amplement, les vivants agonisaient debout, volontairement, ils se reconnaissaient ainsi comme déjà morts, morts dans la discipline du corps combattant. Ces pratiques agonales se suffisant à elles-mêmes, sans référence aucune à un but patriotique ou à une quelconque perspective politique, c'était la fin pour la fin, l'art pour l'art de mourir à la guerre. Rien de tout cela n'a changé réellement, comme le prouve le principe de la dissuasion nucléaire, il s'agit toujours d'accepter le sacrifice pour le salut, les Grecs savaient seulement grâce à la légalité religieuse, qu'il n'y a pas de salut dans la violence pour ceux qui l'exercent et qu'il n'y a que l'inutilité du sacrifice humain,

la démocratie athénienne s'est enracinée dans cette vérité contrairement aux démocraties bourgeoises. Si dans nos sociétés, trois institutions possèdent directement ou indirectement le droit de mettre à mort par le diagnostic, le jugement ou les armes, la dernière diffère en ceci des deux autres qu'elle les contient toutes : justice militaire ou médecine militaire, l'institution armée capitalise le devoir de violence sous tous ses aspects, mais le plus révélateur pour l'avenir, ce n'est pas *le droit de tuer* mais plutôt *le devoir de mourir*, de mourir au commandement, *au signal*.

En fait, il s'agit moins de mourir pour ceux qu'on aime que de donner sa vie pour ceux qu'on hait, c'est cela la fascination du duel où les protagonistes se muent en un seul être hybride, d'abord grâce à la discipline qui soude les individualités alliées et ensuite grâce au « courage du sacrifice » qui identifie dans leur corps à corps même, alliés et ennemis, non plus corps à corps du désir homosexuel mais homogénéité antagoniste du désir de mort. La justice militaire n'est donc qu'une banale dissuasion du droit commun comme droit de vivre au profit, non pas d'une réelle absence de droits, mais bien plutôt d'une *perversion du droit de vivre en un droit de mourir*, forme protohistorique d'euthanasie qui serait devenue au cours des siècles, un devoir, le devoir suicidaire de tout un chacun...

De même qu'avec la justice militaire, il s'agissait de transférer la peur de l'ennemi au partenaire afin de parvenir à la discipline, de même il s'agit de transférer désormais la peur des affrontements de l'extérieur vers ceux de l'intérieur, une peur plus redoutable encore que celle de l'ennemi déclaré, celle de l'ami, du parent soupçonné. En fait, la doctrine sécuritaire étend *la stratégie tous azimuts* à l'ensemble des objectifs civils, véritable au-delà du politique, elle complète habilement la dissuasion nucléaire par une dissuasion populaire pervertie.

Le flottement actuel de la légalité va absolument dans ce sens, les conflits se multipliant entre l'exécutif et la législation civile, avocats et juges voyant leur rôle sans cesse remis en cause ces dernières années : l'Etat parle déjà de faire passer directement le parquet, c'est-à-dire les procureurs, sous le contrôle du ministère de l'Intérieur, il est également question de fondre le renseignement judiciaire dans le renseignement militaire, ailleurs, on étend la répression de l'euroterrorisme du criminel à l'industriel. A propos des grèves d'E.D.F., en décembre 1977, le terme de *terrorisme syndical* était couramment employé. Mais, il y a trois ans, en Allemagne, on avait déjà réuni un état-major de crise à propos d'une grève aux usines Ford. Peu importe d'ailleurs, les thèmes d'alerte, l'essentiel est ici, en détournant le soupçon puis la haine, sur le voisin, le

camarade, de détruire toute trace de solidarité sociale, d'étendre cette destruction des réseaux de solidarité politique ou syndicale au réseau social essentiel, celui de la famille, puissance libidinale et milieu non conducteur pour l'agon. Un assassin célèbre écrivait récemment : « La justice a peur des femmes qui aiment, le vrai courage vient des femmes, la vraie mentalité c'est les femmes qui l'ont et ces femmes-là valent cent hommes réunis. »

Les vieux colonisateurs anglais le savent, eux qui commencent toute répression, comme en Irlande récemment, par la dislocation des familles, l'internement arbitraire des époux, des pères, des fils. D'où aussi, l'importance à nouveau capitale du statut des femmes, jetées en avant avec leurs enfants dans ce type de guerre faite au civil : en Amérique latine, on ne s'attaque plus à un individu isolé ou à son groupe d'élection, mais à l'ensemble de sa famille, les femmes, les mères des « prisonniers disparus » sont à leur tour supprimées en Argentine.

Dès qu'il parvint au pouvoir et littéralement dans les heures qui suivirent, Mao Tsé-toung s'attaqua à la *vieille écologie familiale* chinoise. Giscard d'Estaing montra également un grand empressement dans ce domaine : droit de vote et émancipation accélérée des mineurs, avortement, facilité à divorcer et aujourd'hui euthanasie. Sous couvert de « libéralisme », ces mesures vont toutes dans le même sens puisqu'elles permettent aux

familles de se décimer elles-mêmes, économisant là aussi à l'Etat l'exercice d'une violence rendue inutile. Déjà, de nombreux faits divers nous montrent que le sénateur Caillavet a été entendu, tandis que la publication des résultats de l'autopsie du corps de M. Aldo Moro révélait à l'opinion que le président de la Démocratie chrétienne était atteint d'un grave cancer de la glande thyroïde et qu'il aurait risqué de succomber durant les deux prochaines années. Sous cet angle, *le devoir de mourir* de l'otage des Brigades Rouges devient aussi de l'euthanasie et les terroristes ont simplement « aidé le vieux monsieur ! », comme disaient plaisamment les tueurs de la gestapo.

Dans cette guerre civile qu'est la guerre des sexes, on a vu se multiplier les liges où la femme déclarait « mon corps est à moi ! » et la réponse masculine a été une multiplication des enlèvements et des viols : ici comme ailleurs la voirie criminelle s'est révélée militaire. D'une part une femme qui se refuse à une condition familiale « napoléonienne » dans un couple indissociable et de l'autre, un homme qui se refuse à la *désertion* du foyer par la femme emmenant avec elle la progéniture, d'où les réflexes tragiques dont, en 1968, le cas Fourquet est le meilleur exemple. Fourquet abandonné par l'épouse se met en *insurrection armée* en compagnie de ses enfants qui l'ont rejoint, il hisse le drapeau noir sur sa maison et tire à vue sur

les forces de l'ordre. Lorsque l'assaut est donné après un long siège, il tue ses enfants et meurt à son tour. Que s'était-il reconstitué là ? sinon l'alliance fondamentale de la famille. La puérile défense de Fourquet et de ses enfants devant les blindés de la gendarmerie, c'était celle du petit *commando familial* des origines qui, ayant appris à vivre et à se défendre ensemble, ne pense pas pouvoir survivre à sa dissociation et préfère la mort immédiate. C'est encore cet aspect logistique de la cellule familiale ou ethnique qui explique, par exemple dans les sociétés patriarcales, les traitements impitoyables infligés à la femme adultère, la mort en échange d'une désertion elle-même mortelle pour le groupe.

Et de là vient l'intérêt porté constamment par l'Etat-Armée aux groupes familiaux, aux ethnies : à Sparte, la fonction familiale est absorbée par le système de Lycurgue simplement parce qu'en tant qu'organisation militaire la démocratie lacédémonienne substitue son vaste ensemble stratégique à la petite unité tactique familiale et même à l'ancien « tronc étatique » des tribus. Mais ici, comme le fait remarquer M.P. Nilsson : « les institutions primitives sont transformées par l'intervention d'un ou deux ordonnateurs conscients travaillant dans une même direction, pour en faire l'agôgè et le Cosmos des populations ». En somme, l'Etat reproduit à grande échelle l'organisation familiale qui

était pour chaque individu un système d'*assistance et de prévision* (fonctions sociales, mariages prévus dès la naissance, l'enfant est l'enfant de tous, destinée post-mortem, etc., tels qu'on les retrouve encore dans les campagnes, en Afrique notamment) — l'important dans de telles organisations étant pour l'individu de ne pas connaître l'ostracisme. En revanche, il est frappé de passivité devant les modèles et les signes et à la limite incapable de résister à une domination immodérée. C'est toute l'histoire du colonialisme, c'est le sort de l'Azèque ou de l'Africain passant sans difficulté du cosmos ethnique au cosmos mercantile, et au sort d'esclave, toute leur éducation les y préparait finalement et il n'était que de détruire leur encadrement administratif et culturel, pour les « niveler » grâce à « cette singulière déformation morale qui fait qu'un indigène interrogé par l'administrateur colonial ne vous répondra jamais ce qu'il pense mais seulement ce qu'il suppose que vous désirez qu'il pense. Pendant que vous vous acharnez à connaître sa pensée, il ne fait que courir éperdument après la vôtre, d'où les contradictions successives d'un même interrogatoire¹. »

« Cette triste abdication du droit d'être soi-même, d'avoir une opinion devant plus fort que soi, ce pli cérébral qui passe de l'un à l'autre comme une maladie héréditaire

1. *Souvenirs vécus et choses vues de la grande Ile*, Henry Messéant, éditions Figuières, 1936.

et qu'on ne peut guérir qu'au bout de plusieurs générations par l'apprentissage de la vraie liberté. » Cet « apprentissage de la vraie liberté », c'est celui du *droit à raisonner* de tout un chacun qui se répand au XVIII^e siècle en Europe et en Amérique avec la mode du tourisme philosophique; plus tard Stendhal affirmera que *le roman c'est un miroir qui se promène sur une grande route*, on pourrait en dire autant de toute la production culturelle de l'Occident moderne, *le Siècle des Lumières n'est que celui de la lumière de la vitesse*¹, de la révolution militaro-industrielle du transport. Ce que certains ont pris pour une culture élitique, n'était que la « mise en route » du sujet, le syndrome de son voyage voire de sa déportation, le droit à raisonner ne naissait que de la distance qui se creusait entre le voyageur et son milieu d'origine, paroisse, famille, système d'assistance tribale, la nécessité où il était, ne pouvant plus compter sur les siens ni communiquer avec eux, d'inventer cette culture occidentale essentiellement cosmopolite, toujours en évolution parce que toujours en déplacement. Rastignacs désargentés venus de leur province, maîtres à penser des nouvelles idéologies sociales ou masses des travailleurs, pour tous le récit devenait unanime dans la

1. « Le mouvement commande l'événement, en rendant agissante la transparence, la vitesse a métamorphosé les apparences. » Paul Virilio, « La dromoscopie ». *Critique* 1978.

mesure où le voyage était commun. Inversement, c'est la prodigieuse accélération technique des modes de transport et de transmission qui désintègrera cet ordre social et fondera une hiérarchie nouvelle entre le pouvoir et la masse, hiérarchie des hautes vitesses de pénétration aboutissant à la miniaturisation du champ de décision (l'automatisme) et en même temps à l'extermination de la culture sensible de l'Occident : la précipitation des images et des signes dans le miroir du voyage, pare-brise, écran de télévision ou d'ordinateur, après avoir exagérément simplifié et déformé la vision dromoscopique du monde au début du siècle, la rend aujourd'hui *subliminale*¹, la *liberté de raisonner* de tout un chacun, la philosophie, disparaissant elle aussi normalement dans cette négation de la distance et donc du voyage, qu'est l'accélération indéfinie du déplacement dont elles étaient pourtant nées. Lorsqu'après la dernière guerre, un auteur avait écrit « il n'y a plus d'opposition en France », nous n'avons pas compris le caractère fatal de l'événement, nous avons songé à un certain laisser-aller

1. Voir le « transit de l'art » au début du siècle, du nihilisme russe allant de Berlin à Paris puis à New York, cette communication existant entre Malevitch, Einstein ou Marinetti, entre les goulags et Hiroshima... du dadaïsme au message subliminal diffusé à l'écran sous forme de brefs éclats lumineux et adressé uniquement au subconscient des téléspectateurs.

provisoire, une certaine lâcheté politique ou intellectuelle, alors qu'il s'agissait d'une avancée technologique en train de rétablir le dialogue aberrant entre les décideurs et leurs sujets *courant éperdument après la pensée de ceux qui les interrogent*. Le tout-puissant sondage d'opinion employé abusivement dans les domaines les plus divers n'est que la réintroduction de l'ancienne passivité tribale par cette dernière mutation du voyage qu'est la pré-vision : gouverner c'est plus que jamais pré-voir, c'est-à-dire aller plus vite, *voir avant*. Si Balzac, en son temps, constatait qu'il n'y a d'énergie que dans ceux qui vivent séparés de la société, inversement les peuples perdent toute énergie propre dès qu'ils sont introduits dans un système d'assistance, c'est-à-dire de prévision totalitaire : à Sparte, il n'y avait ni culture productive, ni même d'Histoire. Les artistes et intellectuels russes peuvent difficilement échapper aux lois de la cosmogonie marxiste, tandis que le bloc occidental développe une passivité symétrique chez ses sujets grâce à la *doctrine de la sécurité* qui n'est, nous l'avons vu, qu'un système de prévention tous azimuths, le caractère sphérique et immanent de l'Etat final allant du vecteur nucléaire au contrôle vertical de tout mouvement planétaire, cette accumulation de la pré-vision comme ultime forme d'une ethnie unique : tout cela n'est que la fin du voyage, terminus, tout le monde descend, la liberté de raisonner sombre avec la liberté de

mouvement de l'homme-marchandise.

Ainsi, lorsque Curcio parle du terrorisme comme d'une machine à détruire, ne sait-il pas de quoi il parle : l'ange exterminateur n'est que l'engin exterminateur dont la conduite échappe désormais à tout un chacun. A ce niveau le terrorisme n'est que l'ultime simulation de l'embarquement révolutionnaire des masses dans la machine de guerre intérieure, survivance technique comparable à ce goût qui pousse des nostalgiques toujours plus nombreux, à utiliser, au temps des supersoniques, de vieux avions à hélice, des automobiles rétro, des trains à vapeur, voire à acheter des gares désaffectées afin de reconstituer l'ancien transport du voyeur-voyageur, de restituer l'illusion d'une certaine puissance individuelle sur la conception et la conduite de véhicules plus lents et moins sophistiqués, l'instantanéité de l'explosion, de la déflagration de l'attentat, apparaissant de son côté comme le paroxysme de la vitesse permise aux laisser-pour-compte de la hiérarchie des médias, l'éclatement du miroir du voyage. Mais les associations criminelles ne sont-elles pas la dernière représentation des familles ? On voit logiquement, avec la disparition de la stratégie terrestre, se reformer des couples indissociables, comme des formes ultimes elles aussi de l'unité tactique originelle, du petit commando familial, « liés par l'amour et par la haine », dira le pasteur Streibel à l'enterrement de Gudrun

Ensslin et d'Andreas Baader et avant que leurs corps ne soient déposés dans la même fosse à la demande du père de la jeune femme, le pasteur Ensslin qui ne voulut pas les séparer.

V. Il serait temps de se rendre compte que les luttes écologiques les plus importantes ces dernières années ont un dénominateur commun : toutes se sont déroulées et organisées inconsciemment autour du problème de la vitesse et de ses vecteurs, voire de l'expansion de son aire; du camp du Larzac à Malville ou à l'aéroport de Tokyo-Narita et à la marée noire bretonne, le territoire est finalement toujours défendu, depuis l'origine des luttes populaires, contre le même ennemi, *l'accélération physique ou mécanique* celle des particules, celle des véhicules. Alors on comprend mieux le sens de ces nouveaux slogans de la gendarmerie nationale, sans cesse répétés aux automobilistes : « La vitesse c'est dépassé ! », dépassée en effet mais seulement pour les populations civiles et ce « débarquement des masses » est véritablement le point de rupture de notre civilisation, littéralement de *rupture de charge*. L'ETAT MINIMUM des anarcho-capitalistes n'est bel et bien que cet éclatement de la

hiérarchie des vitesses, c'est d'ailleurs le sens de toutes les réformes structurelles imposées récemment par le président Giscard d'Estaing et le ministre Barre : *la notion de service public disparaît des médias*. Tandis que la direction de l'industrie est confiée à des ingénieurs d'armement et le ministère de l'EQUIPEMENT disloqué, l'Etat en refusant ses crédits aux entreprises nationales impose l'idée de « rentabilité » dans ce qui était d'intérêt général et pour le bien public, livrant ainsi la propriété nationale aux banques et aux monopoles pour ce qui est de l'exploitation et à l'armée territoriale pour ce qui est de la discipline et de la répression, suivant ainsi le modèle latino-américain. Tout ceci, bien entendu, inspiré de manière plus ou moins occulte par la singulière coïncidence des projets de l'OTAN sur la circulation universelle et de ceux de la Trilatérale sur la concentration politico-économique du pouvoir, une même année : 1973.

Mais au-delà, le projet de l'OTAN vise en fait, à rendre *intégralement logistique* ce qui dans le continuum spatial était encore partagé entre civil et militaire. Une défense écologique digne de ce nom devient donc, par ce biais, le dernier enjeu réellement politique des populations civiles. Enjeu fondamental pour des droits de l'homme, puisqu'il s'agit de la simple liberté d'aller et venir mais aussi de celle de demeurer, de rester là. Pour en être convaincu, il suffit d'observer une carte

de la géographie physique de la France et de lui superposer une carte transparente où sera figurée l'évolution des agglomérations urbaines de ces deux cent dernières années, on constatera que l'ensemble territorial n'a pas été sensiblement modifié par ce « béton » des villes si souvent vilipendé par les défenseurs de la nature. Maintenant, refaisons l'expérience avec une carte transparente où sera tracé l'ensemble, visible et invisible des réseaux de communications : canaux, voies ferrées, routes aériennes, autoroutes mais aussi, depuis la trajectoire visuelle du télégraphe Chappe jusqu'à l'ère de l'électrification, de l'électronisation de la communication, du radar. Nous nous rendons compte aussitôt que durant les deux derniers siècles de notre histoire, la géographie physique de notre pays a complètement disparu sous l'enchevêtrement inextricable des systèmes des différents médias, que non seulement *la délocalisation occupe plus le territoire que la localisation mais qu'elle l'occupe de façon totalitaire*. Si d'autre part on se souvient que la notion de service public n'est pas fondamentale dans le domaine des transmissions, la crise autour des radios locales ne faisant que répéter la succession des affrontements qui depuis l'origine se sont déroulés autour des circuits de contrôle et de diffusion de l'information¹, si donc comme

1. Lorsqu'en 1829, le baron de Villeneuve, alors

le souhaite l'OTAN on retire à tout système de communication cette espèce de neutralité que lui confère la notion de service public pour rendre cet ensemble intégralement techno-logistique, alors vous aurez sous les yeux *le véritable corps physique de l'Etat totalitaire moderne, son corps-vitesse* : l'enchevêtrement des réseaux qui noircit votre carte n'est que le triomphe du peuplement militaire, l'aménagement d'un territoire tendu à la conductibilité de la guerre « déclenchée comme mécanique perpétuelle de la pure puissance, par des énergies produisant toujours une accélération plus grande ». C'est ici que se fonde la doctrine de la sécurité, dans cette saturation du temps et de l'espace par la vitesse qui fait de la vie quotidienne le dernier théâtre d'opération, l'ultime scène de la pré-vision stratégique.

Comment croire encore aujourd'hui à l'enfermement ? Si autrefois le prisonnier déclarait, comme Roland Garros, que le

Directeur des Postes, propose la fusion de son département avec les télégraphes, le ministre de l'Intérieur refuse : « Le service télégraphique se lie trop essentiellement à ce qui intéresse la police du Royaume pour qu'il puisse être question de le séparer du département ministériel (l'Intérieur) dans lequel il se trouve placé. » Et en 1868, Gambetta dénonce déjà le coup d'Etat de Louis-Napoléon comme ayant reposé sur « ces nouveaux moyens de communication que la science met dans la main de l'homme, le télégraphe et la vapeur ».

meilleur moyen pour s'évader d'un lieu clos, c'était encore de passer par la porte (ce qui en son temps lui avait fort bien réussi !), aujourd'hui, c'est en fuyant par la porte qu'on se trouve enfermé. La déportation est devenue notre vie quotidienne puisque du week-end à la pendularité du travail, nous nous délocalisons et dès que nous nous délocalisons, il se trouve quelque chose ou quelqu'un pour gérer notre mobilité à notre place, pour capter les mouvements de notre vie *active* qui dans la mesure où elle se déroule forcément dans l'aire de la médiation totalitaire, n'échappe jamais au contrôle, tout simplement comme nous l'a montré notre carte, parce qu'il n'y a plus la place pour stationner, pour rester là. Toute masse doit être en permanence soumise à la dictature du mouvement comme le prouvent par exemple les derniers projets de la S.N.C.F., visant à supprimer les gares parisiennes à cause du ralentissement du flux de circulation qu'elles provoquent, en reliant directement le réseau du métro parisien à celui du chemin de fer — détruisant ainsi du même coup l'idée de centralité urbaine, voire la notion politique de capitale nationale. En fait, le libéralisme a toujours assimilé l'illusion de la liberté à celle de la mobilité. Si en son temps, le président Nixon déclarait volontiers que son pays n'avait pas d'ambitions impérialistes sur les territoires voisins et qu'il était *seulement désireux d'apporter un nouveau mode de vie*

au monde, il s'agissait bien déjà de ce trompe-l'œil que reproduit fidèlement l'ETAT-MINIMUM des anarcho-capitalistes : Etat qui ne peut vraiment paraître MINIMUM que dans la mesure où son empire n'est pas celui d'un corps territorial plus ou moins inerte mais celui du contrôle centralisé et miniaturisé d'un corps de communications sans cesse en activité et cependant invisible et inconnais-sable.

C'est l'ignorance — concertée ou non — de ces réalités fondamentales qui donne aux luttes écologiques cet aspect folklorique qui leur a tant nui auprès de l'opinion européenne et notamment en France lors des dernières élections législatives. Et en effet, les mouvements écologiques sont souvent comme Don Quichotte se trompant de cibles, dans un combat à la fois dérisoire et mortel; ils veulent mettre Paris à la campagne, mais sur notre carte transparente, où voyez-vous Paris ? où voyez-vous la campagne ? ils n'existent pas plus désormais que le dedans et le dehors pour notre prisonnier de tout à l'heure. A quoi bon en effet développer les affrontements pour la défense de la localité, de la localisation si on n'est pas conscient, comme les Japonais à Tokyo-Narita, de la dé-localité du pouvoir en tant que récit de l'invasion dromologique et alors que le dommage ou le désastre surviennent justement comme l'émergence du peuplement de la guerre, spectre nihiliste de la vitesse de ceux

qui n'ont pas de nom, qu'on ne saurait nommer et qui cependant *arrivent*, que Chaucer désignait déjà au XIV^e siècle, comme « *bâtisseurs de géoles de fumée... hommes verdâtres, estafettes de la Grande Peur* »... mythe moderne des OVNI mêlé à celui de l'immanence terrorisante de l'attentat, du cataclysme, du crime, de l'épidémie, problématiques ennemis.

La démocratisation des transports a conduit à celle du crime, la délocalisation à la désocialisation; ce que l'on appelle redoublement de l'absentéisme, à l'usine, à l'atelier, n'est que le délaissement du lieu de travail, ou d'habitation pour les voies de transport, l'évaporation populaire dans la vitesse même des déplacements : faut-il rappeler que l'Italie était le pays européen qui connaissait le plus fort taux d'absentéisme au travail, avant de se placer à la tête des nations en « état d'insécurité » ?

Est-ce que le « circuit de Rungis¹ » est fréquenté le vendredi soir par les motards de la banlieue pour faire de la moto ? non, il est fréquenté pour en faire, comme on dit, de *manière sauvage*, c'est-à-dire en dehors des regards profanes, des contrôles de sécurité routière, à la limite pour y tuer ou s'y tuer librement. Lorsque les révolutionnaires européens du XIX^e siècle prétendaient que

1. Les allées du marché de Rungis transformées en pistes improvisées.

conquérir la rue c'était conquérir l'Etat, ils n'imaginaient pas la façon technique dont ils perdraient effectivement la rue et l'Etat, en même temps !

Depuis quelques années, on instaure dans les centres urbains une circulation piétonne obligatoire, paisible et agréable... mais la *carte mandarine* dont il est désormais question, donne de ces centres urbains piétonniers une vision moins muséographique. En fait, la carte mandarine reprend en les amplifiant les divers projets gouvernementaux que les municipalités et les populations de la banlieue ont vivement combattus ces derniers temps : on avait d'abord songé à dissuader la masse automobile de se regrouper dans les centres urbains par la création de parkings situés à la périphérie, ensuite et tout naturellement on avait proposé *un péage* littéralement situé « aux portes » de la cité et, maintenant, des feux tricolores régulent le trafic autoroutier sur les bretelles d'accès. La carte mandarine va plus loin, elle concernera indistinctement les voyageurs de la banlieue ou du centre ; pour une somme relativement modique elle *permettra* d'accéder à la rue, à la route et aux transports en commun. Ce projet complète donc absolument les mesures prises depuis 1973 dans le domaine de la circulation : la suppression, en 1974, du poinçonneur de l'ancienne station ne signale pas la suppression du contrôle des voyageurs mais au contraire son renforcement. En effet, le

préposé, dont la fonction était uniquement relative au service, est remplacé par le personnel ambigu de la C.C.S.M. (Compagnie Centrale de Sécurité du Métro) dont la charge est policière plus qu'utilitaire, la resquille du voyageur est assimilée à des délits autrement graves, agressions, vandalisme, sans parler du contrôle pur et simple d'identité avec l'aide des patrouilles de gardiens de la paix, les circuits de télévision intégrés, etc. La carte mandarine qui serait « personnalisée », et dont la R.A.T.P. voudrait pouvoir prélever automatiquement le prix sur le compte en banque du voyageur, serait donc assimilable absolument à l'un de ces Ausweiss chers aux troupes d'occupation; on retrouve ici, entièrement normalisées, les conditions de l'état de siège de la sécurité militaire, la carte mandarine ne serait qu'un permis de circuler qui, s'il vous était refusé, vous interdirait à la fois l'accès à la rue, à l'autoroute et aux transports en commun.

Tôt ou tard, le projet sera adopté, il complète fort bien celui de la S.N.C.F. pour la suppression des gares et, en effet, quel avantage que l'établissement de ce contrôle ininterrompu des flux de circulation, les exigences du transit remplaçant les réactions et les désirs imprévisibles des voyageurs, la salle des pas perdus. A la suite de l'enlèvement du baron Empain, la fédération C.G.T. de la police relevait que les méthodes employées permettaient *de développer des*

actes illégaux, notamment dans la pratique de la fouille des véhicules, dont on sait que le parlement vient de refuser de la légaliser (janvier 1978). La planification menait moins à la réorganisation économique qu'à ce progrès techno-logistique, concentration effrayante du pouvoir d'exécution s'effectuant justement sans aucun contrôle parlementaire efficace.

Les habitants de la périphérie parisienne pourront ainsi converger sous haute-surveillance vers le centre historique de leur ville-musée, capitale d'un Etat national disparu. Ceci est rendu particulièrement évident par la décision de faire de l'ancien quartier des halles, un centre culturel international. Les lieux ont été stérilisés, évanouis les embouteillages, les communautés, les types populaires originaux ont été évacués comme autrefois ceux du vieux Marseille ou du ghetto de Varsovie. Les passants que l'on croise dans ce décor repeint, sont tous devenus des étrangers à leur propre cité, des touristes de passage dans leur propre pays, inconnus les uns aux autres, ils sont tous cependant bien connus de la police. Le commerce et l'art d'aéroport ne sont plus réservés aux vitrines du terminal aérien, le centre historique des villes présente aussi aux piétons fatigués son « architecture d'aéroport », les œuvres et les jeux débiles de ces faux indigènes.

Et si le but principal du voyage c'était non

pas d'aller ailleurs mais seulement de n'être plus là ? Si le but du déplacement était devenu comme celui de l'invasion militaire ou du record sportif, d'aller plus vite pour n'aller nulle part, c'est-à-dire de disparaître ? Drop-out, beat generation, migrants, automobilistes, *soldats inconnus de l'ordre des vitesses*, lorsque j'écrivais cette phrase, je n'en mesurais pas encore toute la portée, l'ordre des vitesses rendant tous à tous, pas seulement ennemis mais inconnus et enfin disparus. Et si la sophistication prodigieuse des médias, de tous les médias, le transport accéléré des êtres, des signes ou des choses, n'avait finalement composé à chaque niveau, que les armes d'un unique arsenal ? Et s'ils n'avaient émis que l'envahir de la déflagration/disparition, dont le choc de l'accident routier, comme terme du voyage, serait une représentation primaire, image fascinante de l'implosion du véhicule sous la pression de la rapidité, objet de délectation visuelle filmé au ralenti ou à l'accéléré, que l'on simule même avec de vrais cadavres ou des cascadeurs en sursis... Mais il y a aussi des menaces voilées dans ces masses anonymes qui se pressent autour des vedettes lors des émissions de télévision tournées en extérieur et font dans le champ de la caméra des gestes de noyés pour être remarqués un instant, dans la façon aussi dont ces téléspectateurs abordent dans la rue les célébrités du moment : « Vous ne me connaissez pas mais moi

je vous connais... Vous ne m'avez jamais vu, mais moi je vous ai vu ! » Il y a là des revendications visant moins, comme on veut le faire croire avec l'affaire des émetteurs indépendants, à briser *l'unilatéralité* de l'image, que son *immatérialité*, cette nouvelle forme d'extermination sociale que porte en elle la puissance désynchronisante des médias, lorsque ceux-ci sont mis au service d'un pouvoir qui vise désormais à gouverner davantage par l'administration du temps que par celle du territoire. Du replay sportif à la fable de l'humoriste Art Buchwald parlant plaisamment d'un téléspectateur américain qui ne se sent plus vieillir parce que les programmes anciens sont rediffusés indéfiniment chaque année, à la même heure et à la même saison, ou à la disparition progressive du « direct » et des émissions tournées en plein air, tandis que les programmes de variétés s'attachent au culte des idoles disparues, rendant contemporains Presley et Mistinguett, le nombre de « ceux qui disent » pouvant ainsi diminuer chaque jour, alors que paradoxalement les programmes de radios et de télévision deviennent permanents. Plus redoutable encore que le dommage écologique créé par la guerre d'usure, le nouvel empire totalitaire des communications crée la ruine temporelle, simulacre d'éternité qui suppose la disparition de tout repaire spatial ou autre. A la limite, comme dans le beau roman de fiction « Je suis une légende », l'ultime survivant du

cataclysme ralenti qui ravage en ce moment l'univers, le dernier homme, pourrait croire encore qu'il vit sur une terre surpeuplée grâce à sa télévidéo.

La guerre pure c'est la vitesse et le peuplement militaire c'est donc le peuplement du temps, ultime figure métaphysique des sociétés « projetées ». « Une telle manière d'écrire l'histoire n'est pas vivante, sa forme et le caractère abstrait de ses représentations appauvrissent le contenu par la répétition. » Finalement, Hegel, dans sa critique de Tite Live, écarte l'essentiel de la phénoménologie de l'Histoire, cette persistance quasi rétinienne du mouvement, de tout mouvement, née de l'illusion dromoscopique de l'assaut du conquérant, à la fois illusion d'optique de la vitesse et du discours raisonnable.

Voyons comment s'en tiraient avec leur théorie ostensiblement cinématique, les anciens partisans de l'évolutionnisme : ils expliquaient simplement les maillons manquants de la chaîne des espèces, ces preuves « irréfutables » du grand déroulement continu de la vie, par leur disparition provisoire du champ des investigations et désormais, leur préoccupation essentielle fut de retrouver leur image fossile, littéralement leur

« négatif », de réparer en somme la coupure du film de la méta-morphose. Leur aventure ressemblait beaucoup à celle de Georges Méliès, inventant inopinément le truquage cinématographique : « Je filmais la place de l'Opéra, raconte-t-il, soudain mon appareil cessa de fonctionner. Le temps que j'en examine les rouages, vous pensez si les personnages de la rue avaient changé ! Sur le coup, je n'y songeai pas et achevai de tourner ma bande. Mais en la développant !... J'avais commencé à prendre l'image d'un omnibus qui venait du boulevard des Capucines et quand le véhicule atteignait le boulevard des Italiens, il s'était mué en corbillard ! » Tite Live et Méliès étaient des précurseurs, ils savaient qu'avant d'agir l'Histoire, il fallait regarder comment Elle s'agitait !

Juin 1978.

post-scriptum

Plus que sur la Raison, l'Histoire occidentale s'est construite sur *les raisons des forces mouvantes*, c'est-à-dire sur la puissance de ce qui anime, actionne ou porte, au détriment du principe de réalité ou même du simple réalisme, exactement comme Méliès privilégie brusquement la bande de son film en tant que productrice autonome de mouvement cinématique par rapport à la vraisemblance du transit du véhicule qu'elle était censée donner à voir et qui d'omnibus devient sous nos yeux corbillard... en somme, le film a substitué l'illusion de sa vitesse continue à une réalité objective discontinue, elle a fait de deux véhicules un seul, en quelque sorte, une synthèse de véhicule, en escamotant le temps réel du déplacement

dans une vitesse fictive et de même la synthèse historique (récit de la bataille), nous a paru chargée de méta-morphose (révolution) dans la mesure où elle était capable de dépasser voire d'interrompre des mouvements en cours, tout en demeurant elle-même continue.

Ainsi, comme l'affirmait Kipling, la première victime d'une guerre c'est toujours la Vérité. Voyons par exemple, la mouvance de la guerre économique livrée au monde par l'Occident : dès la fin du XIX^e siècle, M.I.S. Bloch et d'autres hommes éclairés sont en mesure d'annoncer où mène la tendance, déjà l'essentiel se joue autour du sort qui sera infligé à ce qui va devenir le Tiers-monde, c'est-à-dire autour du prix des matières premières. La question sera résolue par la violence et c'est ainsi que pourra se développer impunément cette sorte d'accélération furieuse des échanges annoncée par le new-deal, véritable chrono-politique de la consommation menant irrésistiblement de l'étalon monétaire à l'étalon militaire, puis nucléaire, assimilation absolue de l'épuisement de la matière à celui de l'échange. En prônant la libération des prix par le nihilisme de la consommation (la consommation du rien, sécurité/services), les membres de la Trilatérale ou les anarcho-capitalistes ne font que sauvegarder des apparences, celles d'une réalité des échanges disparue dans la vitesse autonome de leurs mouvements. Pour l'économie occidentale, la seule chose qui évolue encore, c'est donc

logiquement, comme l'écrit Gary Becker, le prix du temps, le temps devenu finalité essentielle de la production (J. Attali), à la fois compte à rebours de l'Histoire et dernier truquage de l'économie.

table

La guerre pure	11
La résistance révolutionnaire	39
Post-scriptum	99

Cet ouvrage a été composé par
EUROCOMposition SA-Paris
et imprimé sur les presses de
CORBIERE ET JUGAIN-Alençon
pour le compte des Éditions GALILÉE.

Achevé d'imprimer : septembre 1978.
Dépôt légal : 3^e trimestre 1978.

Numéro d'édition : 118